

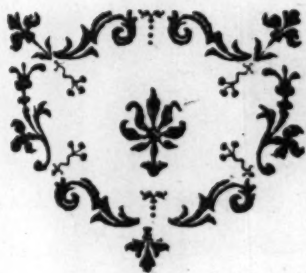
HONNY SOIT
UI MAL Y PENSE,

— OU

HISTOIRES
DES
LLES CÉLEBRES
DU XVIII^e SIECLE.

...ule narrari creduntur , Historiæ sunt.

III^{re} ET IV^e PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXX.

L

T



L

on el

plus

riété

ence

maître

need

medu
lacc

aces
ine

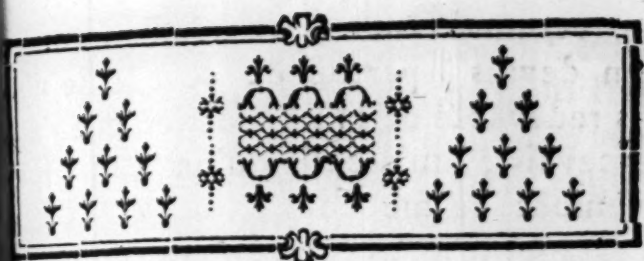
12

A

Società

lu qv

у тең



LES FILLES CÉLEBRES.

TROISIEME PARTIE.

**** A célébrité dont jouissait la
* L * C***, sa réputation de bel
* esprit, les charmes de sa so-
**** ciété, l'aisance de sa maison,
où elle rassemblait ce qu'il y avait de
plus aimable dans les deux sexes, la va-
riété des objets & des aventures qu'on y
rencontrait, me firent desirer de la con-
naître; & l'espérance d'en tirer des
anecdotes qui pourraient trouver leurs
places dans ces Mémoires, m'y déter-
mina.

J'y fus présenté par l'aimable Auteur
d'A***: il faisait les beaux jours de cette
société charmante, & ce fut sans doute
à lui que je dus la réception flatteuse que
j'y reçus: comme je lui en témoignais

ma reconnaissance , on m'assura que je n'en devais à personne , & que je n'étais redevable de la satisfaction que j'apercevais , qu'à celle qu'on avait effectivement de me connaître , & à l'idée avantageuse qu'avaient donné de moi les deux premières parties de cet ouvrage ; quoi qu'il en soit , j'éprouvai le plaisir flatteur de me voir fêté universellement.

Je m'apperçus bientôt que le plaisir était l'élément de cette société : le ton d'aisance qui y régnait l'annonçait assez ; & ce qui le rendait plus piquant, c'est que la décence servait de sauvegarde & d'ornement à la volupté.

Les Nouvelles Littéraires occupèrent quelque temps la conversation , qui serait devenue bien languissante , vu la disette où l'on est depuis long-temps d'ouvrages agréables ou intéressants.

Des piéces de Théâtre ensevelies dans leur naissance ; des Romans métaphysiques où le sentiment est noyé dans le raisonnement , & les faits dans les réflexions ; de recueils de Lettres en forme de Mémoires , sans intérêt , sans couleur & sans décence , où la vertu est en raisonnement & le vice en action ; des libelles diffamants , où des personnes qui devraient se respecter mutuellement se déchirent sans pudeur , & se couvrent

de honte en avilissant les Lettres.

Tels sont les ouvrages que nous fîmes passer en revue, & dont l'insipidité avait, sans qu'on s'en apperçût, jetté toute la compagnie dans une mélancolie mortelle.

Cet état n'était pas supportable pour des gens qui avaient coutume de ne respirer que le plaisir ; aussi en sortit-on bientôt, & la gaieté vint reprendre sa place, & donner la vie aux propos les plus amusants.

Ce n'était pas qu'on ne raisonnât quelquefois, mais c'était sans morgue & sans pédanterie ; les pensées étaient aussi vives que judicieuses, & les réflexions aussi plaisantes que naturelles : on croyait y voir le bon sens en habit d'Arlequin.

L'amour sur-tout, ce sujet si inépuisable, était celui qu'on y traitait le plus volontiers.

Pour moi, dit le jeune Ch. D***, Mousquetaire & bel esprit, je tiens que l'amour ne doit être qu'un amusement badin, un goût passager, épuré des fadeurs du sentiment & du ridicule de la constance. Ses chaînes doivent être tissées de fleurs légères formées par les mains du plaisir, & brisées par les mains de l'inconstance : si vous en faites une affaire sérieuse,

il vous occupe , & tout ce qui occupe est bien près d'ennuyer.

Quoi ! Chevalier , dit une Dame , cet embarras si touchant qui précède une déclaration , ces moments si doux qui la suivent..... sont autant de perdus , répondit vivement le Mousquetaire ; les instants qu'on donne aux rigueurs sont volés au plaisir. Encore , reprit la Dame , faut-il connaître avant d'aimer , dit un vieux proverbe. Mais non , dit Mademoiselle C*** , je commence à croire que le Chevalier a raison ; il vaut mieux accorder aux hommes avant de les connaître ; car si l'on attendait qu'on les connût , on ne leur accorderait jamais rien. Vous avez bien raison , dit la Comtesse de W*** , la première Dame qui avait pris la parole ; cependant , encore faut-il que les choses soient amenées , que la vertu puisse au moins..... La vertu ! s'écria le Ch. D*** ; croyez-moi , elle n'est jamais plus cérémonieuse que lorsqu'on lui laisse le temps de l'être ; n'est-il pas indécemment d'obliger une femme à refuser ce qu'elle ne refuserait assurément pas , si on ne s'avisait pas de le lui demander ; moi qui vous parle , si j'étais jolie femme , je ne perdrais pas de ma vie cette mal-adresse à un homme. Vous auriez sans doute vu

raisons pour en agir ainsi, continua toujours la même Dame ; mais moi , si j'étois homme , je ne voudrais rien obtenir d'une femme sans l'avoir mérité ; je voudrais que les faveurs fussent le gage de sa tendresse & la récompense de la mienne ; autrement , elles ne méritent pas ce nom ; un bien qui n'a rien coûté , peut-il satisfaire un amant délicat ? Qu'il est flatteur d'avoir pu rendre sensible un cœur indifférent , d'y faire naître des transports jusques-là inconnus. Ah ! Chevalier , peut-on regretter des soins dont le prix est si flatteur ?

Tout doucement , reprit le Chevalier, je ne vous dis pas qu'on doive se dispenser d'en rendre : on les offre le premier jour , le second ils sont reçus , le troisième récompensés , & réciproquement oubliés le quatrième , sans qu'il soit question ni de reproches ni d'infidélité.

Si cet usage ne fait pas honneur à la délicatesse , au moins la commodité en dédommage , ajoutai-je par réflexion.

Je ne crois pas qu'il soit jamais le vôtre , me dit cette Dame qui avait toujours contrarié le Mousquetaire , en se retournant de mon côté avec vivacité ; un signe de tête que je fis la confirma dans son opinion : je n'en doutais pas , continua-t-elle ; mais je serais charmée

de savoir au juste ce que vous pensez sur ce sujet , & je ne serais point fâchée de voir un portrait de l'Amour de votre main.

Il y a bien de gens , répondis-je , qui ne le trouveraient pas ressemblant : pardonnez-moi , dit le Mousquetaire en m'interrompant ; vous n'auriez qu'à prendre les traits dans les yeux de Madame , & le modele dans mon cœur. Ce n'est point un compliment que je le demande , lui répondit la Comtesse ; votre pensée est jolie , mais elle serait mieux placée dans un Madrigal. Continuez , Monsieur , je vous le demande en grâce.

Chacun le rend comme il le voit , continuai-je ; l'amant heureux le peint avec des regards aussi charmants que ses caresses , lui prête des discours aussi vrais qu'enchanteurs : ses chaînes , dira-t-il , formées de mirthes & de roses , sont préférables à une liberté insipide ; ce n'est que par lui que l'on connaît son existence , & toutes les richesses & les grandeurs ne valent pas un soupir de l'amour.

L'amant outragé ne voit au contraire en lui qu'un monstre acharné au malheur des humains ; ses discours sont trompeurs , ses promesses sont perfides , ses caresses empoisonnées.... J'entends , dit précieusement un petit Abbé ; c'est

un prisme à plusieurs facettes , qui présente les objets sous différentes couleurs. Cette comparaison pitoyable me fit jeter les yeux sur celui qui la faisait , & ce coup d'œil de côté exprimait parfaitement le cas que je faisais de celui sur qui il tombait. Je continuai : Un philosophe de qualité dit , que *l'Amour n'est ni petit ni grand , selon l'esprit & le cœur qui l'occupe , mais selon ce qu'il est en lui-même , puisque c'est lui qui règle l'ame , le cœur & l'esprit*. Si cela était , tous les hommes feraient les mêmes lorsqu'ils sont amoureux ; il s'en faut bien que cela soit ; & quelque vénération que j'aie pour ce respectable Auteur , j'en reviendrai toujours à cette maxime : *l'Amour , dans un cœur juste & généreux est nécessairement une vertu , comme dans un cœur vicieux , il devient toujours un crime ; il ne fait que déterminer leur penchant*. Les Tigres & les Tourterelles ne font assurément pas l'amour de la même façon.

Il dépend presque toujours de l'objet qui l'a fait naître. Une femme aimable , vive , agaçante , n'inspire pas une passion languoureuse ; l'inégalité de son caractère , l'enjouement de son esprit , ne laisse point à l'amant qu'elle a subjugué le temps de réfléchir , il n'a que celui de désirer.

Une femme tendre, sensible, délicate, ne fait pas éprouver des transports si rapides ; mais ils sont plus voluptueux, lorsqu'elle peut trouver un cœur digne du sien ; le premier moment décide de leur penchant : destinés l'un à l'autre de toute éternité, ces heureux amants n'ont plus qu'une même vie ; un même souffle les anime : que d'expressions dans leurs regards ! que de tendresse dans leurs entretiens ! que de vérités dans leurs transports ! ils éprouvent des douceurs que le terme des plaisirs est bien loin d'exprimer : celui de volupté n'est pas encore assez fort, c'est une ivresse douce & impétueuse où l'ame se plonge, qui absorbe toutes les facultés : comment la peindre ! Tous les sens suffisent à peine pour les sentir. Et bien..... dans cet état charmant, incompréhensible, il y a encore des distinctions fines, des nuances imperceptibles, qui ne sont réservées qu'au sentiment.

En vérité, s'écria la Comtesse, la façon dont vous peignez l'amour donnerait envie de le connaître. Celle dont Monsieur le fait vous en dégusterait peut-être bientôt, ajouta l'Abbé aux comparaisons, qui ne m'avait pas pardonné le regard humiliant que j'avais jetté sur lui. En vérité, Monsieur l'Abbé, lui répon-

dis-je avec une profonde inclination, je ne croyais pas avoir l'honneur d'être connu de vous. Ne vous y trompez pas, Mesdames, continua-t-il avec aigreur; celui qui le fait si bien envisager, est presque toujours celui qui le ressent le moins; & si j'étais femme, ce n'est assurément pas sur des propos de Roman que je choisirais un amant; & pour séduire une femme..... Comment feriez-vous ? voilà ce qui m'inquiète, dit Mademoiselle C***: donnez-nous une idée de cela. En vérité, Mademoiselle, dit-il en rougissant de dépit, je ne crois pas qu'il y ait rien à ajouter à ce que Monsieur nous a si élégamment *péroré* là-dessus.

Ah ! l'Abbé, vous avez de l'humeur, cela n'est pas bien. J'en conviens, reprit-il d'un ton encore plus impertinent; mais ce n'est pas ma faute : je m'étais levé ce matin d'une gaieté charmante, je ne m'étais jamais senti tant d'esprit, j'étais délicieux; en conséquence, je suis allé dans une maison où j'imaginais qu'on avait le sens commun, j'ai dit les plus jolies choses du monde, & j'ai eu le désagrément de les voir glisser; elles n'ont pas pris, mais pas du tout; en vérité, il est bien humiliant de voir mourir un bon mot dans l'oreille d'un sot, qui

l'entend sans le sentir. Cela est vrai, Monsieur l'Abbé, répondis-je, mais il y a compensation ; on dit souvent bien de sottises qui passent aussi *incognito*. Un éclat de rire universel, que produisit cette réponse, confondit le pauvre Abbé, & lui ferma la bouche pour le reste de la soirée.

J'étais curieux de savoir qui était cet original ; je le demandai dès qu'il fut sorti. Ne badinez pas, dit Mademoiselle C***, c'est un Juré-Expert ; n'ayant pas assez d'esprit pour faire un ouvrage, il passe sa vie à en chercher dans ceux des autres : d'ailleurs, rien n'échappe à sa critique amère ; sa langue distille sans cesse le fiel de son cœur. Il y a quelque temps qu'il voulut entreprendre une Feuille périodique, où les pauvres Auteurs modernes auraient été déchirés à belles dents ; mais il se trouva heureusement qu'il ne savait ni lire ni écrire. Quoi ! demandai-je, la prose de R...., les vers de C...., les Romans de C...., les Contes de M***, les pièces fugitives de S***, ne trouvent pas grâce devant lui ? Non, me répondit-on, il n'a jamais dit du bien que de lui-même : c'est l'*Egoïsme* tout pur ; sa conversation est comme un miroir qui re-
présente

présente sans cesse son impertinente & plate figure.

Assurément il a tort , s'écria tout le monde. Je n'en suis pas surpris, ajoutai-je , on n'est jamais sensible au plaisir de parler mal des autres , qu'on ne le soit à celui de parler bien de soi-même.

Il joint à toutes ces belles qualités l'impudente vanité de croire qu'il fait tourner la tête à toutes les femmes , & l'insolente habitude d'en dire tout le mal qu'elles pensent de lui. Oh ! pour celui-là est trop fort , m'écriai-je ; c'est un homme à berner , s'il en fut jamais : j'ai toujours été le Don-Quichotte du beau sexe , & si quelqu'une de vous , Mesdames , veut être de moitié avec moi , je me charge de vous venger. Très-volontiers , répondit une Dame très-aimable , & qui me paraissait tout-à-fait propre à persiffler un fat ; & la déclaration qu'il me fit hier , vient on ne peut pas mieux ; j'y répondrai demain de façon à lui donner les espérances les plus brillantes ; si vous voulez venir prendre du chocolat avec moi , nous concerterons ensemble ma réponse. Je le promis , & toute la compagnie se réjouit par avance de la mistification du pauvre Abbé.

On vint avertir qu'on avoit servi ; on

se mit à table ; le souper fut un des plus agréables que j'aie jamais faits : la chère fut délicate , le vin délicieux , les propos gais , & les plaisanteries fines. On nous y dit beaucoup de nouvelles , non de la guerre ni de la paix , on laissa ces miseres aux politiques du Palais-Royal : mais on nous apprit que B***, pour se consoler de l'infidélité de Mademoiselle H***, avait pris Mademoiselle A***, qui avait quitté son Duc Philosophe, pour se jeter dans les bras du Financier, d'où elle s'était bientôt arrachée pour reprendre sa première chaîne.

On nous apprit aussi une nouvelle bien tragique , qu'un gros vilain Russe , qui avait voulu loger chez la petite C*** de l'Opéra-Comique , ayant trouvé l'appartement trop étroit , avait rompu la cloison , & de deux pieces n'en avait fait qu'une. Ah , miséricorde ! s'écria tout le monde , voilà un accident bien rare & bien déplorable ; assurément on ajouta quelqu'un ; car une souris qui n'est qu'un trou est bientôt prise.

On proposa de faire revivre l'ancien usage de chanter au dessert ; les grands airs furent absolument bannis , les couplets seuls furent reçus ; je vous laisse à penser s'il s'en dit de bons.

Il n'y a point de plaisirs éternels, &

fallut se séparer. La Comtesse de W***, qui pendant le souper m'avait lancé de ces regards auxquels on peut sans fatuité donner une interprétation favorable, me proposa de la reconduire ; je sentis tout le prix de cette préférence, & j'en profitai ; je montai chez elle. J'y trouvai plus de goût que de magnificence : après avoir traversé plusieurs petites pieces bien distribuées, nous arrivâmes à un cabinet qui me parut délicieux ; tout y invitait au plaisir : des glaces qui répétaient de tous côtés des peintures tendres & voluptueuses, des meubles inventés par la mollesse, semblaient désigner l'usage auxquels ils étaient destinés ; on croyait être dans le sanctuaire de l'amour.

Une femme de chambre qui avait suivi la Comtesse, la déshabilla : je me présentai de bonne grace pour l'aider ; mais le refus que l'on fit de mes services fut accompagné d'un coup d'œil qui me fit entendre qu'ils seraient mieux reçus dans un autre moment.

La Comtesse changea de tout, & même de chemise, avec une modestie qui m'enchantait ; elle n'avait pas plutôt caché quelques appas avec sa main, qu'elle était obligée de la porter sur d'autres, où une nouvelle distraction ne la laissait pas plus long-temps. J'avais

tourné le dos par discrétion, mais je m'étais placé vis-à-vis d'une glace infidèle qui me servait au mieux. Quoique je ne perdisse pas une situation, & que chaque mouvement de la Comtesse m'offrît de nouvelles beautés, jamais toilette ne m'avoit paru si longue : elle finit enfin.

La Comtesse accablée, excédée de fatigue, se jeta sur une chaise longue, & me fit signe de venir me mettre sur un fauteuil qui était vis-à-vis, & d'où par une de ses graces ne pouvait m'échapper. Elle avait passé un de ces déshabillés légers & commodes, plus propres à relever les appas qu'à les cacher, & qui, en marquant exactement leur forme attrayante, ne servent qu'à les faire désirer davantage : un jupon court laissait voir une jambe parfaite, qu'on imaginait bien tenir à quelque chose de plus intéressant : une seule épingle enfermait des trésors capables de faire le bonheur des Dieux, & qui, par leurs mouvements semblaient à chaque instant vouloir rompre la barrière qui les retenait.

Tant de charmes agissaient trop puissamment sur mon imagination, pour me laisser la faculté de former d'autres pensées ; je gardais un profond silence. La Comtesse, qui ne se méprenait pas au

sujet de mes réflexions, ne croyait pas
 devoir m'en distraire ; cependant , com-
 me elles lui parurent un peu trop lon-
 gues , elle imagina de m'en tirer par un
 soupir. Je voulus en savoir la cause. Je
 pensais , me répondit-elle , à notre con-
 versation de tantôt. En vérité , les hom-
 mes ont pris de l'amour une idée bien
 humiliante pour nous , & bien avilissante
 pour eux-mêmes. Je me flatte , lui ré-
 pondis-je , que vous ne les confondez
 pas tous , & que..... Si je ne vous distin-
 guais , continua-t-elle en me regardant
 d'un air un peu plus qu'obligeant , je ne
 vous choiserais pas pour me plaindre de
 leurs torts. Eh ! Madame , choisissez moi
 plutôt pour les réparer. En seriez-vous
 bien capable , reprit-elle vivement , &
 d'un air qui desirait de s'en voir persua-
 dée ? Pourriez-vous estimer une femme
 autant.... Oh ! pour cela Madame , tout
 autant de fois qu'elle le voudrait. Vous
 êtes un polisson , dit-elle en tachant de
 rougir , mais parlons sérieusement.

Je veux vous prouver que l'estime peut
 seule flatter un cœur délicat.

Je voudrois..... Approchez-vous de
 moi , cela me perd la poitrine de parler
 de si loin. Je ne me fis pas répéter cet
 ordre charmant ; & pour ne pas dépla-
 cer mon fauteuil , j'allai m'asseoir sur les

pieds de sa chaise longue. Je désirerais , continua-t-elle , qu'un amant fût tendre sans faiblesse , sensible sans amour-propre , délicat sans jalousie ; que son amour ne fût , s'il est possible , qu'une amitié tendre , un raffinement d'estime ; qu'il m'aimât pour moi-même , & de la façon dont je le voudrais.

Eh , grands Dieux , m'écriai-je en lui prenant la main , que je couvris de baisers ! y a-t-il deux façons de vous aimer ? peut-on ne pas vous adorer quand on vous a vue une fois ? Est-il possible de ne pas éprouver les transports les plus vifs lorsqu'on est auprès de vous ?

Voilà encore , interrompit-elle , ce que je ne voudrais pas ; c'est un vilain Amant qu'un homme qui vous desire plus qu'il ne vous aime.

Vous avez raison , sans doute ; vous voudriez , continuai-je , qu'on aimât sans espérance de ne jamais vous toucher que toujours esclave , soumis.... Vous êtes injuste à votre tour , reprit-elle , mon cœur n'est point fait pour cette tyrannie ; il vient un temps où l'on peut avec décence.... Manège honteux , & dont la vérité de votre caractère n'est pas capable , continuai-je avec feu. Quoi de sang froid vous vous résoudrez à prolonger le malheur d'un homme qui vous

adore , & contraignant vous-même vos desirs , vous emploirez l'art perfide de le conduire de faveurs en faveurs , jusqu'à celle qui doit combler son bonheur & le vôtre ? C'est une fausseté dont vous ne serez jamais capable. Cet état , répondit-elle , est en effet bien cruel ; combien la dissimulation coûte-t-elle à un cœur tendre ! combien les soupirs d'un Amant vous déchirent l'ame ! ses regards si doux , si languissans , attachés sur les vôtres qui vous font éprouver une émotion si vive , qui vous emportent loin de vous , comment cacher l'impression qu'ils font sur votre cœur ? Que de combats pour se dérober à la volupté qui vous entraîne ! il se jette à vos pieds , pénétré de sentiment , de crainte & de respect , tremblant autant de l'émotion que son amour lui donne , que de la crainte de le vouloir rejeter ; il ose enfin vous le déclarer en frissonnant , & manque d'expression en voulant vous l'apprendre.

La Comtesse , touchée de l'image qu'elle venait de tracer , s'était séduite elle-même. Pénétrée des expressions qu'elle avait employées , elle était absorbée dans cette douce émotion , cette divine langueur qui avoit surpris tous ses sens ; elle jouissait déjà de ce ravissement

qu'on ne peut exprimer lorsqu'on le sent, ni lorsqu'on ne le sent plus : mes caresses acheverent de tourner ses voluptueuses réflexions, au profit des plaisirs ; il ne lui resta bientôt plus de forces que pour proférer quelques paroles, qui n'exprimaient rien que le trouble de son âme ; quelques reproches cependant cherchaient à trouver passage ; mais mille baisers de flamme les arrêterent , & ne laisserent de place qu'aux soupirs, qui devinrent bientôt les seuls interprètes de nos âmes.

La Comtesse, revenue de son trouble avait l'air si tendre ! ses premiers regards se promenerent sur moi d'une façon touchante ! elle referma les yeux languissamment ! sa gorge allait avec tant d'agitation ! elle était dans un désordre voluptueux , que je ne pus m'empêcher d'être encore une fois coupable. Arrête cher Amant..... grace..... un moment... à force d'augmenter mon ivresse, tu m'ôtteras le plaisir de la sentir. J'étais noyé dans mes transports, je n'entendais plus rien, & je ne m'arrêtai qu'en succombant sous le poids de la volupté.

M'aimerez-vous toujours de même dit la tendre Comtesse, en me serrant dans ses bras ? je ne répondis à cette question que par un torrent de caresses.

qui, n'étant plus excitées par les desirs, portaient un caractère de tendresse qui devait en assurer la durée.

La Comtesse, entièrement revenue à elle-même, & sans doute piquée de s'être rendue si facilement, par un caprice insoutenable, s'avisa de me faire des reproches sur mon peu de délicatesse: elle prétendit que ce que je lui voulois donner pour des preuves de ma tendresse n'en étaient que de mon emportement; que l'amour, quand il est sincère, est toujours accompagné du respect; que l'on n'avait des façons aussi peu mesurées qu'avec les femmes que l'on méprisait; & qu'enfin ce n'était pas le moyen de me faire aimer. Moi qui étais persuadé du contraire, je soutins qu'il n'y avait qu'à elles qui inspiraient de violents desirs qu'on manquait de respect, & que rien ne lui pouvait donner de meilleures preuves de mon amour, que celles qu'elle obstinait à condamner.

Je suis très-persuadée que vous avez tort, dit-elle, en s'adoucissant un peu; mais quand tout ce que vous me dites paraît vrai, que voulez-vous que le public pense de nous voir bien ensemble au bout de deux jours?... C'est justement par respect pour vous, & par ménagement pour votre réputation, que j'ai un peu

brusqué l'aventure. Oh ! pour celui-là , s'écria-t-elle , vous avez des systèmes trop singuliers ; c'est par un raffinement de délicatesse que vous me brusquez , comme la femme du monde qui mérite le moins d'égards ; c'est par respect que vous me faites une impertinence que je ne devrais jamais vous pardonner : je ne crois pas que vous veniez à bout de m'en convaincre.

Rien ne me sera plus aisé , repris-je d'un air persuadé de ce que j'allois avancer.

Ce sont moins les bontés qu'une femme a pour son Amant qui la perdent , que le temps qu'elle passe à les lui faire attendre.

Les soins , les assiduités d'un Amant n'échappent pas au public ; un air de mélancolie est répandu sur toute sa personne , jusqu'à ce qu'il soit heureux : l'est-il devenu ? quelque discret qu'il puisse être , quelque soin qu'il prenne s'observer , il n'est pas possible que sa satisfaction ne perce ; un air de gaieté répandu sur toutes ses actions , cette tendre familiarité dont ne peuvent s'abstenir deux Amants heureux , les décelent tôt ou tard. Un homme comme moi sans prétentions & sans conséquence reconnu pour tel , est , vous en con-

viendrez, ce qu'il faut à une femme qui
 veut avoir quelque soin de sa réputation.
 Si cependant vous l'aimez mieux, Ma-
 dame, je vous rendrai ouvertement des
 soins ; je pousserai des soupirs à faire re-
 tourner toute une compagnie ; je paraî-
 trai jaloux comme un tigre, je ne vous
 épargnerai aucune des tendres étourde-
 ries qui pourront apprendre à tout le
 monde les sentiments que j'ai pour vous.

La Comtesse, par son étonnement &
 son silence, marquait que ce raisonne-
 ment, tout singulier qu'elle le trouvait,
 ne lui laissait pas que de la persuader.

Vous voyez bien, lui dis-je, qu'en
 vous pressant de me rendre heureux,
 j'étais moins pour moi que pour vous-
 même ; vous devez sentir toute la déli-
 catesse de ce procédé, & je vous con-
 nais trop généreuse pour ne pas en espé-
 rer des marques de la plus tendre recon-
 naissance. En disant cela, j'allai les
 chercher jusques sur sa bouche. Quoi !
 n'est-elle tendrement, encore des preu-
 ves ? N'ai-je pas senti combien vos rai-
 sons sont palpables.... ? qui pourrait ne
 pas s'y rendre ? que voulez-vous de
 plus ? Je veux vous faire partager tous
 ces transports, toute l'ardeur que vous
 m'inspirez. En disant ce que je voulais,
 j'en prenais le soin de m'en saisir, & l'on

ne prenait plus celui de m'en empêcher ; ce qui abrégéa fort la conversation ; sans quitter le canapé , où nous nous étions placés pour faire un traité sur l'estime , nous terminâmes la séance en redoublant pour la troisième fois notre hommage à la volupté.

Le jour qui commençait à paraître nous fit appercevoir qu'il était tard ; Comtesse me fit souvenir que je devais aller prendre du chocolat chez Mademoiselle de la B... ; elle me conseilla cependant de n'y pas paraître avant midi ; elle me pressa de me retirer , & je me retirai. Je passai quelques heures dans mon lit , sans pouvoir fermer l'œil ; m'étant levé , je me disposai à aller à mon rendez-vous ; mais comme je me ressouvins qu'il était encore de bonne heure , j'allai faire un tour au Palais Royal , où je trouvai le Mousquetaire & l'Abbé qui se promenaient ensemble. Un coup d'œil que me fit le Chevalier me fit concevoir qu'il disposait nous deux. Pédant , selon nos conventions. Comme c'était le personnage le plus fat de son siècle , il n'eut pas grande peine à persuader qu'il était adoré de Mademoiselle de la B... Cette idée répandit sur son petit individu un air de satisfaction que j'appergus au premier coup d'œil.

m'aborda d'un air d'amitié qui ne se ressentait point de la petite altercation de la veille. Comme je ne l'estimais pas assez pour lui en vouloir, je ne me refusai point aux prévenances qu'il me fit, & qui redoublèrent encore lorsque je lui dis que j'allais prendre du chocolat chez Mademoiselle de la B.... où j'étais invitée.

L'heure étoit venue, je le laissai fort content de moi, & encore plus de lui-même.

Quoiqu'il fût près de midi lorsque j'arrivai chez Mademoiselle de la B... on me fit attendre encore plus d'une grande demi-heure avant de me faire entrer; elle était au lit. Ah! bon Dieu, s'écria-t-elle, comme vous voilà fait! à quoi venez-vous donc passé cette nuit? d'où venez-vous? Je l'assurai que j'avais été tout droit chez moi, en sortant de chez Comtesse. A propos, cela est vrai, prit-elle; vous l'avez reconduite: je n'avais oublié, je vous demande pardon de ma question. Eh bien, lui demandai-je, est-ce que la réflexion que vous faites est la réponse? Positivement, reprit Mademoiselle de la B....! comment l'avez-vous trouvée cette sublime Comtesse? c'est une terrible femme pour le sentiment, personne n'analyse le cœur

comme elle : c'est dommage que les sens la trahissent quelquefois , & je crois , ajouta-t-elle en me regardant , qu'il n'y a pas long-temps que cela lui est arrivé. Elle devinait si juste , que je ne me sentis pas assez de fermeté pour lui assurer effrontément qu'elle se trompait : je ne convins cependant de rien , mais je la mis dans le cas de pousser ses conjectures aussi loin qu'elle jugeroit à propos.

La discrétion , continua-t-elle , est une chose d'autant plus belle , qu'elle est très-rare ; mais comme elle vous seroit inutile , je veux bien vous en épargner le poids.

Apprenez donc que nous sommes une demi-douzaine de femmes , appartenant du même âge , qui formons la même société ; nous sommes à peu près toutes partagées des mêmes agréments & nous pouvons , je crois , être mises au nombre de celles qu'on appelle jolies femmes : ce qui va vous étonner davantage , c'est que nous sommes amies ; nous n'avons rien de caché l'une pour l'autre ; nous sommes unies ensemble par les chaînes du plaisir , & nous n'avons pas d'autres pour retenir les honnêtes mes que nous admettons à nos mystères. Je vous révéle peut-être un peu trop le secret de la société , mais comme

ne doute pas que vous n'y foyez bientôt
 reçu, je me détermine aisément à vous
 regarder comme un de nos Sibarites.
 Nous nous attachons peu à la figure ;
 quand un homme d'esprit nous a paru ai-
 mable , gai , exempt de fadeurs & de
 préjugés , nous convenons entre nous
 de l'admettre à l'épreuve que vous avez
 commencée de cette nuit ; demain ce
 sera mon tour , & ainsi de suite vous se-
 rez obligé de subir l'examen des autres
 Dames que vous avez vues. Si après cela
 vous vous décidez pour quelqu'une , les
 autres lui laisseront , sans murmurer ,
 la possession de votre cœur. Si vous ai-
 miez mieux conserver votre liberté ,
 vous demeurerez sur la place comme un
 objet de commerce qui circulera dans les
 mains de la société , bien entendu que
 vous serez maître de protester quand bon
 vous semblera.

Quoique cette espece d'arrangement
 ne fût pas de mon goût , je ne laissai
 pas que de le trouver fort commode , &
 j'y consentis à en essayer au moins quel-
 que temps.

D.... qui vous a présenté , le Che-
 valier de D.... que vous vîtes hier , sont
 mis à notre société depuis long-temps ,
 s'en trouvent bien ; l'aimable Comte
 G...., Auteur de V...., est le troi-

sieme ; le gentil B. . . . y fut admis il y a huit jours , & vous ferez le cinquieme. Quoi ! m'écriai-je , le gentil B. . . . est des nôtres ? Lui-même , il n'a pas encore fini ses épreuves , & je souhaiterais assez , continua-t-elle en souriant qu'il me choisît , si je n'espérais pas trouver quelqu'un capable de me consoler de sa perte : il nous manque encore un compagnon , & c'est vous que nous chargerons de cette recrue. Volontiers , répondis-je ; je vous amenerai le tendre D. . . . Dieu vous-en garde ; il est triste comme ses Elégies. Eh bien ! le Chevalier d'A. Il est froid comme son P. . . . du S. . . . Aimez-vous mieux P. . . . ? Encore moins , il est trop caustique , puisqu'il sort des mains des femmes de qualité & ce n'est pas là notre affaire. Vous prendrez donc l'Abbé de la C. . . . ? Nous ne voulons point de cette graine-là , quand on l'a laissée prendre une fois quelque part , on ne peut plus l'arracher ; nous aurions bientôt tout le Clergé , & nous voulons conserver notre réputation. Vous ne refuserez assurément pas l'aimable M. . . . ? Oh ! pour celui-là non ; je suis presque sûre du suffrage de toutes les Dames , & je me charge de le proposer à la première assemblée.

Il y a encore un petit article , com

na Mademoiselle de la B....; car il
 ut que vous soyez instruit de tout ,
 in que vous n'ayez à vous plaindre de
 en : nous ne demandons à nos amis
 ne la gaieté & du plaisir ; mais comme
 ela ne suffit pas , nous sommes quel-
 nefois obligées de recevoir les soins
 autres amis moins aimables , mais plus
 utiles , que nous chargeons de nos in-
 trêts ; ce sont , à proprement parler ,
 os Intendants. Tout cela , dis-je , me
 rait on ne peut pas mieux conçu ; &
 core mieux exécuté , reprit-elle. Mais
 propos , nous avons une lettre à écri-
 : mais comme la mistification ne sera
 s pour ce soir , & que nous avons
 quelque chose de mieux à faire , ajouta-
 elle en me faisant un sourire séducteur ,
 mettons cela à demain. D'ailleurs , je
 crois pas avoir besoin d'un second
 ur persiffler un sot , & je me charge
 tout.

Dînez-vous avec moi ? sans doute ;
 is irons ensuite à l'Opéra , & de-là
 per chez Mademoiselle C.... Il est
 in que j'aie un peu les yeux sur vous
 te la journée ; à moins , ajouta-t-elle
 s'interrompant , que vous n'aimiez
 eux remettre tout cela à un autre jour :
 erté , c'est notre devise.

Je l'assurai que je ne croyais pas avoir

rien de mieux à faire de ma vie , & je lui proposai même , en lui prenant la main , de vouloir bien commencer ma seconde épreuve. Non pas , s'il vous plaît , dit-elle en badinant , vous n'y trouveriez pas votre compte , ni moi non plus : mais il y a une demi-heure qu'on a servi , mettons-nous donc à table.

Nous y trouvâmes peu de mets , mais tous succulents ; un excellent vin de Bourgogne répara les travaux passés , & me disposa à en entreprendre de nouveaux. Nous fîmes mille contes plaisants en attendant l'heure de l'Opéra , après lequel nous allâmes souper chez Mademoiselle C.... , ainsi que nous en étions convenus. Le souper ne fut pas moins agréable que celui de la veille , & je m'aperçus ainsi que Mademoiselle de la B... m'avait prévenu , qu'il régnait une intelligence peu commune parmi ces aimables femmes. La Comtesse me vit partir avec ma nouvelle maîtresse sans seulement paraître s'en appercevoir.

Mademoiselle de la B.... joignait à ses agréments d'une brune tous les charmes touchants d'une blonde. Ses yeux noirs étaient extrêmement vifs , mais lorsqu'elle vous regardait , une tendre pudeur en modérait l'éclat ; sa bon-

agréablement coupée & ornée des plus belles dents du monde, ne s'ouvrait jamais que pour exprimer une pensée aussi juste que brillante, & qui était toujours accompagnée d'un de ces sourires qui portent l'expression jusqu'au fond du cœur : deux petits globes à faire oublier toute la terre, des bras tournés par les grâces, une jambe de Nymphe terminée par un pied qui donnait pour le reste les préjugés les plus avantageux.

Vous autres faiseurs de Romans, me dit-elle quand tout le monde fut retiré, vous qui êtes accoutumés à filer une intrigue pendant des siècles, & qui n'avez jamais placé une jouissance avant la fin de deux volumes, vous aimeriez mieux sans doute être conduits par toutes ces belles gradations imaginées pour le tourment des femmes, le supplice des hommes, & l'intérêt de votre Libraire. Je n'imagine pas, lui répondis-je, qu'on puisse m'accuser de faire languir mon lecteur trop long-temps sur cet article, je fais prendre mon cœur par autrui ; & je sentirais en ce moment, plus que jamais, combien il est cruel.... Vous n'avez pas là-dessus de reproches à me faire, me dit elle d'un air aussi tendre que voluptueux, en me tendant les bras ; je m'y précipitai ; je fus bientôt noyé dans

un torrent de délices ; je ne pouvais plus faire autre chose que de la baiser avec fureur ; toutes les beautés qui étoient en ma possession semblaient mériter un hommage particulier ; je m'arrachais de ses bras pour leur prodiguer les plus vives caresses : je m'y rejettais avec transport & je les quittais bientôt pour parcourir encore tant de charmes. Non, l'imagination ne peut rien se peindre d'aussi parfait ; jamais on n'avoit sacrifié à l'amour dans un si beau temple ! chaque beauté recevait un éloge & une caresse ; je portais des mains avides sur les endroits qui recellent les plus chers trésors de l'amour ; je restais devant eux dans l'extase la plus délicieuse , & j'y reportais encore les mains , comme si j'eusse douté que des charmes si parfaits existassent réellement , & pussent appartenir à une mortelle.

La tendre la B. partageait tous les transports qu'elle faisoit naître, mille baisers enflammés répondaient à mes caresses ; un mouvement n'en attendait point un autre , qui étoit encore plus rapide. Du train dont nous allions , nous ne devions pas tarder à arriver. Je me meurs s'écria - t - elle ; un moment , cher Amour. . . . mon ame va suivre la tienne. . . . Je ne fais ce qu'elles devinrent

is nous restâmes très-long-temps com-
si elles nous eussent quitté.

Dieux ! qu'elle étoit belle en ce mo-
ent ! ses regards , où l'amour régnait
core , étaient chargés du feu qui cou-
t dans ses veines. Quel mortel ,
éciai-je en me précipitant de nouveau
ns ses bras , n'expirerait pas de l'excès
son bonheur !

L'aimable , la divine la B avait
s ressources qui , sans paraître s'en ser-
r , rendaient un homme au-dessus de
humanité ; tout ce que la volupté la
us industrieuse peut imaginer , fut em-
oyé par notre laborieuse passion ; non ,
us les plaisirs dont j'avais joui jusques-
ne me parurent que l'ombre de ceux
je goûtai dans cette nuit délicieuse.
convenez , me dit-elle lorsque je les lui
tracai le lendemain , qu'il est bien
ux que ces plaisirs aient besoin de l'a-
illon de la résistance ; c'est comme si
on soutenait que des roses seraient
oins belles sans épines.

Convenez aussi que l'Abbé ne s'y
onnaît pas mal. A propos nous devons
i écrire : elle prit sur le champ la plu-
e , & lui écrivit le billet suivant.

» Je ne fais , charmant Abbé , si le peu
d'obstacles que j'apporte à votre bon-
heur ne vous le rendra pas moins pré-

» cieux ; mais je n'ai pu résister plus long-
 » temps aux charmes de votre personne &
 » à la vivacité des sentiments qu'elle m'a
 » inspiré ; trouvez-vous ce soir à souper
 » chez Mademoiselle C. . . . vous aurez
 » lieu d'être content de mes bontés ;
 » puissent-elles ne pas faire un ingrat !

L'Abbé, qui ne s'attendait assurément
 pas à cette tendre déclaration , & qui
 n'en avait , je crois , jamais eu de sem-
 blables de sa vie , ne manqua pas au
 rendez-vous : sa satisfaction éclatait sur
 sa petite personne ; il n'en avait jamais
 été si content. Les caresses que lui fit
 Mademoiselle de la B. . . . ses agaceries ,
 l'affectation qu'elle eut de lui parler bas
 lui firent tourner la tête au point qu'il
 devint encore plus insolent : chose diffi-
 cile à croire ! il n'épargna pas les ma-
 vaises plaisanteries , & le beau sexe fut
 sur-tout fort maltraité.

A la façon dont vous avez toujours
 vécu , lui dit Mademoiselle C * * * ,
 n'est pas surprenant que vous pensiez
 mal des femmes. C'est exactement ce
 qui vous trompe , répondit-il insolent-
 ment ; c'est par la façon dont elles vi-
 vent avec moi que je ne pense pas bien
 je conçois que voilà une querelle vio-
 lente que je me fais , & qu'il faudra que
 je soutienne. . . . Une querelle ? point

tout , reprit Mademoiselle C*** ,
 nous n'en prendrons pas la peine. Fort
 en, ajouta-t-il, vous craindriez qu'elle
 soit inutile. Savez-vous bien , l'Abbé ,
 dit une femme qui commençait à s'im-
 patienter, que vous devenez fort causti-
 que ? Il y a long-temps qu'on me le dit ;
 mais je ne m'en étonne pas , c'est un dé-
 faut que les fots ne manquent jamais de
 trouver aux gens d'esprit. Après beau-
 coup d'autres propos aussi impertinents ,
 se mit à table , & l'heureux Abbé fut
 en possession de reconduire sa conquête ;
 il ne manqua pas de souhaiter le bon soir
 à chacun , afin que personne n'ignorât
 qu'il partait avec Mademoiselle de la
 C***. Il voulut , chemin faisant , anti-
 ciper sur les plaisirs auxquels il se croyait
 réservé ; mais on l'engagea à mériter son
 bonheur par sa retenue : il fit ce sacrifice
 avec regret , mais l'idée d'une félicité pro-
 chaine l'en consola.

Les gens de Mademoiselle de la B*** ,
 étaient instruits , se retirèrent de
 bonne heure. Sous prétexte d'écrire un
 billet , elle pria l'Abbé de se mettre au lit
 en attendant , & lui promit de le venir
 rejoindre dans un instant : elle ne tarda
 en effet à se déshabiller , en laissant
 au fortuné Abbé de quoi lui donner
 peu plus de regrets.

A l'instant , on frappa à la porte avec un bruit horrible. Ah, Dieux ! s'écria Mademoiselle de la B * * * , nous sommes perdus , mon cher Abbé ; ce sont mes freres qui reviennent de Versailles ; s'ils vous trouvent , c'est fait de vous & de moi.

L'Abbé se jetta promptement en bas du lit , & courut à ses habits. Comme Mademoiselle de la B . . . n'avait pas eu le temps de se lever , en feignant de s'efforcer de se lever , elle culbuta la table où était la chandelle & l'éteignit. Ah, Dieux ! que va-t-il devenir , s'écria l'Abbé ? Les choses se redoublaient..... Ah, bon Dieu ! qu'on me laisse étourdi dans le moment de la surprise ! je ne pensais pas que j'ai là une échelle de soie ; attachons-la à la fenêtre , vous descendrez facilement dans le jardin , & je vous jetterai vos habits sitôt que mes freres seront couchés. L'Abbé aimant mieux se sauver par la fenêtre , que d'être jeté ; il prit le parti de descendre avec l'échelle de soie ; malheureusement elle n'était pas grande le quart de ce qu'il fallait , & la corde avait été nouée d'une façon qu'elle coula jusqu'à douze pieds du balcon , de sorte que l'Abbé se trouva suspendu à l'échelle sans pouvoir remonter ni descendre. Les Domestiques

gnant d'ignorer qu'il était là , lui jettèrent par les fenêtres d'en-haut un déluge de pots de chambre sur le corps; n'ypouvant plus tenir , & sentant que les forces allaient lui manquer , il prit le parti d'appeller. Tous les Valets accoururent aussi-tôt avec des lumieres. Eh bon Dieu! Monsieur l'Abbé, que faites-vous donc là ? vous voilà pendu comme un lustre , lui disait l'un ; est-ce par pénitence , lui disait l'autre ? non , c'est pour prêcher contre le faste ; car , il est tout nud , ajoutait un troisieme : enfin ils le descendirent & lui prêterent une redingotte pour se retirer chez lui , hué , berné & compissé.

Le récit de cette scene faillit nous faire tous étouffer de rire le lendemain , & chacun de nous eût voulu donner toutes choses au monde pour en avoir été témoin ; ce qui me donna envie de lui jouer un autre tour ; tout ce que nous craignons , c'était , après cette catastrophe , de ne le plus revoir ; mais Mamezelle de la B.... nous pria de n'avoir point d'inquiétude sur cela , & nous promit de le ramener dans nos filets autant de fois que nous en aurions besoin. Pour cet effet , elle écrivit la lettre du monde plus touchante sur son accident , l'assurant qu'il ne serait su de personne , &

lui promit de l'en dédommager sitôt que ses freres seraient retournés à leur quartier. Le sot avala la pillule , ainsi qu'on l'avait prévu , & donna encore une fois dans le panneau.

Je le trouvai l'après-midi au Palais-Royal. Les espérances flatteuses qu'on lui avait données n'avaient pas encore entièrement effacé l'impression de tristesse que lui avait causé sa déplorable aventure. Qu'avez-vous , l'Abbé , lui demandai-je ? Que dois-je penser de cette physionomie équivoque ? la B. aurait-elle fait la bégueule ? ce n'est pas son défaut , & avec un homme comme vous , elle aurait bien mauvaise grace.

Ce n'est pas tout-à-fait cela , reprit mon fat , en souriant d'un air mystérieux & qui marquait beaucoup de satisfaction ; la B. n'a pas seulement eu l'idée de ce que vous dites , & je ne conçois pas qu'elle vous soit venue ; mais il y a des jours malheureux , & le même accident me perdit sans ressource l'été passé avec la Duchesse de.... Que voulez-vous ? sans doute des enchanteurs.... Alors je commence à vous entendre ; vous avez vu la terre promise , & vous n'avez pu y entrer. C'est cela même , mon cher , imaginez-vous Tantale , c'est mon histoire.

Heureusement une réputation aussi brillante que méritée me met à l'abri de ce côté-là : & je ne crois pas que la B..... soit assez sotte pour prendre la chose au tragique , elle est d'ailleurs trop éprise..... J'aurais écrasé cet impudent , si nous ne l'eussions réservé à nos menus plaisirs ; je pris donc le parti de plaisanter avec lui de son accident ; & je ne finirais pas si je racontais toutes les impertinences qu'il entassa les unes sur les autres : je lui proposai de venir souper chez Mademoiselle C....., mais je l'en pressai envain , je ne pus l'y déterminer.

Nous ne remîmes qu'à peu de jours l'exécution du nouveau projet que nous avions formé : mais soit qu'il craignît encore le retour des freres , soit qu'il n'osât reparaître devant les Domestiques , il ne fut pas possible de le déterminer à venir coucher chez Mademoiselle de B.....; elle fut obligée de lui donner un rendez-vous chez une de ses amies , dont elle lui dit qu'elle avait exprès emprunté l'appartement ; mais à condition qu'il s'y rendrait sans bruit & sans lumière pour la décence. Nous avions imaginé de mettre en place de Mademoiselle la B..... une vieille Nègresse qui avait la vaisselle chez la Comtesse de....., & qui , pour quelques louis , se

lui promit de l'en dédommager sitôt que ses freres seraient retournés à leur quartier. Le sot avala la pillule , ainsi qu'on l'avait prévu , & donna encore une fois dans le panneau.

Je le trouvai l'après-midi au Palais Royal. Les espérances flatteuses qu'on lui avait données n'avaient pas encore entièrement effacé l'impression de tristesse que lui avait causé sa déplorable aventure. Qu'avez vous , l'Abbé , lui mandai-je ? Que dois-je penser de cette physionomie équivoque ! la H. . . . n'aurait-elle fait la bégueule ? ce n'est pas son défaut , & avec un homme comme vous , elle aurait bien mauvaise grâce.

Ce n'est pas tout à fait cela , repartis-je , en souriant d'un air mystérieux. Ce qui marquait beaucoup de satisfaction ; la H. . . . n'a pas seulement oublié de ce que vous dites , & je ne croirais pas qu'elle vous soit venue ; mais y a des jours malheureux , & le même accident me perdit sans ressource. Je passai avec la Duchesse de Que voulez vous ! sans doute des enchanteurs Je commence à vous entendre ; mais n'avez vous pas vu la terre promise , & vous n'avez pu y entrer. C'est cela même , mon cher ; imaginez-vous Tantale , c'est moi !

Heureusement une réputation aussi brillante que méritée me met à l'abri de ce côté-là : & je ne crois pas que la B. . . . soit assez sotte pour prendre la chose au tragique , elle est d'ailleurs trop spirituelle J'aurais écrasé cet impudent , si nous ne l'eussions réservé à nos menus plaisirs ; je pris donc le parti de plaisanter avec lui de son accident ; & je ne sais pas si je racontais toutes les impertinences qu'il entassa les unes sur les autres : je lui proposai de venir souper chez Mademoiselle C. . . . , mais je l'en pressai en vain , je ne pus l'y déterminer.

Nous ne remîmes qu'à peu de jours l'exécution du nouveau projet que nous avions formé : mais soit qu'il craignît encore le retour des freres , soit qu'il n'osât reparaitre devant les Domestiques , il ne fut pas possible de le déterminer à venir coucher chez Mademoiselle de B. . . . ; elle fut obligée de lui donner un rendez vous chez une de ses amies , dont elle lui dit qu'elle avait exprès emprunté l'appartement ; mais à condition qu'il s'y rendrait sans bruit & sans lumière pour la décence. Nous avions imaginé de mettre en place de Mademoiselle de la B. . . . une vieille Nègresse qui avait la vaisselle chez la Comtesse de , & qui , pour quelques louis , se

prêta volontiers à nos desseins , au moyen de la promesse que nous lui fîmes de venir à son secours aussi-tôt qu'elle nous appellerait ; nous l'avions coëffée avec un grand bonnet de dentelles , un désespoir couleur de feu lui accompagnait agréablement le menton , beaucoup de rouge , & pour surcroît d'agréments , nous nous étions avisés de lui peindre les sourcils en blanc & le nez en jaune ; elle fut conduite entre deux draps , en attendant le fortuné mortel qui devait partager sa couche. Mademoiselle de la B.... se tint dans la ruelle pour parler à l'Abbé , & le mieux persuader lorsqu'il arriverait ; une femme qui l'attendait à la porte du lieu désigné le conduisit par la main , l'introduisit sans lumière , ainsi qu'on en était convenu. Est-ce vous , cher Abbé , lui dit Mademoiselle de la B.... si tôt qu'elle l'entendit entrer ? Oui , ma chere amie , lui répondit-il en cherchant le lit : mettez vous promptement en état de vous coucher , & rien ne retardera plus notre bonheur. L'Abbé fit juger de son empressement par le peu de temps qu'il mit à sa toilette , & dans moins d'un instant il se précipita dans le lit. La Nègresse l'y reçut de fort bonne grace ; & soit qu'elle eût oublié que nous étions-là pour lui

donner du secours , soit qu'elle crût n'en pas avoir besoin , elle n'appella point ; nous étions tous dans une piece voisine , avec autant de nos amis que nous en avions pu rassembler : de cet endroit nous ne perdions pas un mot , pas un soupir.

Quel est mon bonheur , s'écria l'Abbé ! quel embonpoint ! que cette peau est douce ! que cette haleine est délicieuse ! Les sours de ce vilain satyre nous annoncerent que le temps de la catastrophe était arrivé ; la porte s'ouvrit avec fracas , & nous parûmes tous chacun avec une bougie à la main. L'étonnement de l'Abbé fut extrême ; mais il ne paraissait pas fâché de se voir surpris en bonne fortune avec Mademoiselle de la B. . . . Il le fut bien davantage , lorsqu'il la vit au milieu de nous ; il jeta les yeux sur celle qu'il avait jusques-là pris pour elle. Oh ! je ne puis vous peindre l'état où le jeta cette figure hideuse , lorsqu'il l'apperçut ; la tête de Méduse ne l'aurait pas mieux pétrifié : nous-mêmes , tout prévenus que nous étions , nous ne pûmes nous empêcher , en la voyant dans ce désordre , de jeter un cri universel. Cependant ce monstre adressait à son vainqueur les paroles les plus tendres , en lui tendant des bras

noirs & des mains décharnées qu'on auroit prises pour des griffes. Revenu de la première frayeur, il se jetta à bas du lit, & fit voir aux Dames des appas propres à les dégoûter de l'espece humaine pour toute leur vie.

Chaque homme s'étoit muni d'une énorme poignée de verges, nous les fîmes danser de la bonne façon, & ce ne fut qu'après lui avoir fait faire plusieurs fois le tour de la chambre, que nous lui permîmes de se retirer, & d'aller conter sa bonne fortune à qui bon lui semblerait.

Quelques aventures de cette espece & la commodité des plaisirs qu'on trouvoit dans cette Société joyeuse, m'y tinrent quelque temps : cependant la séduction ne passait pas jusqu'à mon ame, mon cœur ne consentait point à l'impression qu'ils faisoient sur mes sens, il n'entrait dans mes égarements que comme un Précepteur qui assiste aux amusements de son élève, & je ne me serais pas pardonné ce moment d'oisiveté de ma vie, s'il ne m'avait servi à amasser un nombre infini d'histoires toutes amusantes ou intéressantes, & qui, me flatte, serviront à remplir agréablement ces mémoires.

HISTOIRE

*De Madame de R..... appelée ci-
devant la Comtesse de L.....*

LA Comtesse de L..., née à R..., fut amenée fort jeune en France par son pere , qui y vint en qualité de Gentilhomme à la suite du N..., & qui y mourut quelques années après. Livrée à elle-même , elle suivit naturellement le penchant de son cœur , qui la portait à l'amour ; sa taille élégante avait cet air que la nature donne seule , & dont elle cache le secret aux Artistes les plus habiles.

Son caractère était un composé de tous les extrêmes ; tout ce qu'elle sentait, elle le sentait vivement ; sa plus légère estime était son amitié , son amitié de l'amour , & son amour un délire ; elle ne connaissait d'autres maîtres que ses desirs , & ses desirs étaient des fureurs. Avec des passions aussi vives on imagine facilement que ses jours ne furent pas uniformes & tranquilles : c'est d'elle-même que j'ai appris toutes les particularités de sa vie ; trop vive pour

que la réflexion pût y changer la moindre chose , & trop sincere pour en cacher la moindre circonstance. Notre cœur , me dit-elle , est fait pour aimer , & nos sens pour jouir ; le seul plaisir peut nous faire connaître parfaitement notre existence.

Je respirai l'amour en respirant la vie ; dans l'âge , où l'on éprouve à peine des sensations , j'avais des desirs ; ils croissaient à mesure que je croissais , & ils devinrent des besoins avant même que j'en connusse le nom. La lecture de quelques Romans servit à les développer ; mon imagination s'échauffait ; je sentais..... Je ne puis exprimer ce que je sentais ; je n'aimais pas encore , mais je cherchais à aimer , & mon cœur volait vers tous les objets qui se présentaient à lui : avec de telles dispositions , vous imaginez que le premier qui l'obtint fut le premier qui m'offrit le sien.

Ce fut le jeune Marquis de V.... bien fait , aimable , riche & généreux ; il avait tout ce qu'il faut pour inspirer de l'amour & pour le faire trouver agréable. Nous passâmes ensemble une année , que je ne me rappelle que comme un enchantement ; le premier coup d'œil avait décidé ; nos cœurs s'étaient saisis l'un de l'autre à la première rencontre ; ils s'é-

taient unis sans convention , & il se séparèrent tout-à-coup sans reproche. Le Marquis prit la P.... de M...., & il se trouva remplacé par le Comte de F...., sans que je m'en apperçusse. Nous vécûmes ensemble quelques mois , qui passèrent comme l'ombre ; son devoir l'appellait à l'armée , il me quitta , & le jeune Duc de P.... son ami , à qui il laissa le soin de me consoler , n'eut pas plus de peine à le faire qu'à me persuader de la convenance qu'il trouvait dans le nouvel arrangement qu'il me proposa , & qui ne dura pas plus que les autres ; il prétendit qu'il y avait de ma faute : il ne m'en souvient pas bien , tant y a que nous nous quittâmes , & qu'en moins de trois ans je me trouvai en quatrième , sans que je puisse encore à présent dire comment tout cela se fit. Dans tous mes amants , mêmes goûts , mêmes plaisirs , même train de vie , tout servait mon illusion , & je me croyais encore à ma première inclination.

Mon cœur uniquement attaché à la même passion , n'avait pas fait la moindre attention sur la différence des objets : en effet , un amateur de musique n'écoute-t-il pas avec le même plaisir un Opéra de Rameau , un Motet de Mondonville , pour retourner ensuite à Lul-

ly, fans, pour cela, qu'on puisse le taxer d'inconstance ? Quelle inconstance ! tous les goûts pourront être variés, c'est le cœur seul qu'on veut asservir ; quelle injustice de préjugés ! cela me révolte, je ne m'y ferai jamais.

Il y avait cependant près de six semaines que j'étais libre, lorsqu'un Financier vint s'offrir : c'était Durillon, vicié, débauché, aussi connu par ses richesses que par l'excès de son libertinage. Ce m'avait menée plusieurs fois à sa maison de M...., où il était presque toujours au milieu d'une troupe de femmes & de jeunes gens perdus, que les plaisirs & la bonne chère y attirait, & dont il était le jouet & la dupe.

Je le rencontrai à l'Opéra de Z... n'avais pas été chez lui depuis que le Comte de.... était parti pour l'armée ; il m'en fit des reproches obligeants ; & comme il me pressait de lui promettre que j'irais dans la semaine, je lui avouai que je le ferais volontiers, si l'on trouvait chez lui une compagnie moins nombreuse. Il tira de ce discours la conséquence la plus avantageuse, & m'assura qu'il était enchanté de me trouver dans une disposition si conforme au goût qu'il avait depuis peu pour la solitude : il ajouta qu'il venait de prendre à l'extrême

mité du Fauxbourg Saint L.... une petite maison isolée & tout-à-fait charmante ; qu'une société de cinq ou six personnes aimables qu'il me nomma , y étaient seules admises ; qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en augmenter le nombre & l'agrément , & que pour en juger , il me pria d'y venir souper pas plus tard que le lendemain , parce qu'il y avait un rendez-vous pour ce jour-là. Je n'avais rien de mieux à faire , je l'acceptai.

Madame de la R.... vint me voir le lendemain matin ; nous étions depuis quelques jours inséparables ; je lui fis part du souper de campagne , & je la priai de m'y accompagner : nous dînâmes ensemble , & nous partîmes dans sa voiture après la Comédie.

Elle avait cet équipage leste qui a fait tant de bruit au Boulevard , & nous arrivâmes en moins d'une demi-heure. Durillon nous attendait : il vint au-devant de nous avec le Chevalier Dan..., autre vieux libertin , mais qui n'étant pas comme les Financiers en état de satisfaire tous ses plaisirs , s'en procurait les moyens avec eux par sa basse complaisance.

Je présentai mon amie à Durillon , en l'assurant qu'elle ne diminuerait rien au plaisir qu'il m'avait vanté ; il lui fit un

compliment poli , mais un peu froid que je n'attribuai qu'à la résolution où il était de n'admettre que peu de personnes.

En attendant ceux qui n'étaient point encore venus , il nous proposa de visiter sa petite maison ; les appartemens étaient petits , mais charmants , bien distribués ; des glaces superbes répandaient , à la faveur d'un nombre infini de bougies , mille groupes de petites statues dont les attitudes n'inspiraient que la volupté ; des meubles dont la commodité semblait y inviter encore davantage c'était le Palais de Vénus habité par Vulcain.

Il était onze heures lorsque nous eûmes parcouru ce lieu charmant ; personne n'était arrivé : on se mit à table elle était délicieusement servie : nous trouvâmes tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis ; c'était un vrai souper de Financier. Le Chevalier Dan..... est amusant , & conte avec grace : Durillon est très-gai , & nous ne laissâmes pas que de passer une soirée fort agréable avec ces deux vieux satyres : il était trois heures quand nous quittâmes la table. La nuit était belle la Lune l'éclairait. Durillon nous proposa de faire un tour de promenade ;

me donna la main , le Chevalier prit celle de mon amie , & nous descendîmes dans le jardin. Il me parut charmant ; je le dis à Durillon , qui me pria de ne pas précipiter mes éloges avant que d'avoir tout vu ; en effet , il me conduisit dans un bosquet où je demeurai ravie en extase : non , tous les lieux enchantés qu'on nous peint dans les Romans , les merveilles des Fées mêmes ne donnent point d'idée de ce lieu charmant : on n'y voit que la magnificence ; là , on ne respire que la volupté. Je ne pus me résister à la douce émotion que l'on éprouve en entrant dans ce lieu délicieux : pour m'y livrer entièrement , je cherchai un lieu propre à s'asseoir , un lit de mousse & de gazon s'offrit aussitôt à mes yeux sur le bord d'un bassin , où tombait une cascade dont le bruit agréable & moins monotone que celui d'un ruisseau semblait tenir les sens suspendus entre la langueur & le plaisir. Durillon s'aperçut aisément de l'état où je me trouvais , il voulut en profiter , l'occasion était belle , tout autre eût sans doute réussi ; mais les caresses dégoûtantes de ce vieux débauché effarouchèrent les plaisirs qui m'occupaient si agréablement ; la répugnance affreuse qui leur succéda tout-à-coup me donna

des forces ; je me défendis comme un lion : Durillon accoutumé à ces sortes de combats y était adroit ; j'avais été obligée d'abandonner beaucoup de faveurs , pour en défendre de plus précieuses , mais en vain ; ce que j'avais voulu sauver à ses caresses entreprenantes était déjà devenu la proie de ses mains libertines , & mes sens échauffés allaient me trahir , lorsque je parvins heureusement à dégager une jambe , & d'un coup de pied violent je l'envoyai tomber dans le bassin qui était vis-à-vis de nous ; sa chute l'étourdit au point , qu'au lieu de regagner le bord par où il était tombé , il alla se précipiter sous la cascade , où l'eau l'inondant de toutes parts , il perdit absolument la carte , & ne sachant de quel côté se sauver , il eut tout le temps d'éteindre l'ardeur de ses feux.

Cependant les cris qu'il faisait m'engagerent à appeler à son secours le Chevalier & son amie ; mais soit que mes éclats de rire , que je ne pouvais calmer , étouffassent ma voix , soit qu'ils fussent trop éloignés ou trop occupés pour m'entendre , le pauvre Durillon resta près d'un quart-d'heure dans le bassin , où il se débattait de toute sa force : il y serait encore sans un jeune homme qui tomba comme du ciel pour

l'en tirer ; mais quelles furent la surprise & la confusion de Durillon , en reconnaissant ce jeune homme pour son neveu , qu'il avait fait renfermer à S. Lazare trois mois auparavant ! L'état où il le voyait , le désordre où j'étais restée , ne laissaient rien d'équivoque sur la situation où il nous trouvait ; l'étonnement du jeune homme n'était pas moins grand : aux noms d'oncle & de neveu , j'étais restée comme un terme ; nous étions tous trois immobiles. Durillon n'était pas le plus à son aise. Enfin , la nécessité de changer , & peut-être encore plus la honte , le déterminèrent à gagner les appartements ; à peine fut-il parti , que son neveu se jeta à mes pieds : au nom de Dieu , Madame , me dit-il tout tremblant , sauvez-moi des fureurs de mon oncle ; je vous conterai tout dans un autre lieu ; mais je suis perdu si je reste encore un moment ici.

La surprise où cette aventure m'avait d'abord jettée , fit place à l'intérêt que je sentis à l'instant pour ce jeune homme ; je le pris par la main , & sans perdre de temps , je gagnai le carrosse de mon amie , qui nous attendait à la porte ; nous y montâmes , & j'ordonnai au cocher de gagner Paris avec toute la diligence possible.

Les marques de reconnaissance que ce pauvre garçon voulait me donner étaient à chaque instant interrompues par sa frayeur ; le moindre bruit qu'il entendait derrière nous lui faisait mettre précipitamment la tête à la portière , & la retirer encore plus vite : enfin nous arrivâmes à la porte S. Martin. Nous mîmes pied à terre sur le Boulevard ; & lorsque le carrosse fut parti , nous prîmes un fiacre qui nous conduisit chez une de mes amies en qui j'avais beaucoup de confiance.

Toutes ces précautions me parurent nécessaires , afin que Durillon ne pût savoir ce qu'était devenu son neveu ; il n'était pas encore six heures du matin lorsque nous arrivâmes chez Madame Saint Sernin ; j'eus toutes les peines du monde à me faire ouvrir : enfin nous entrâmes. Mon amie , à demi éveillée , nous regardait avec des yeux à peine ouverts , & ne pouvait imaginer ce qui m'amenait chez elle à cette heure avec un jeune homme qui portait , à la vérité , une physionomie distinguée , mais qui était fort mal équipé ; je lui appris en peu de mots ce que je savais , & j'ajoutai que ce jeune homme que je lui amenais , & pour lequel je lui demandais un asyle , lui conterait sans doute

le reste de son histoire que je brûlais d'apprendre.

Le besoin qu'il avait de Madame de Saint Sernin lui faisait une nécessité de nous instruire de ce qui avait causé sa situation ; la reconnaissance qu'il me devait semblait lui en imposer la loi , & son penchant , plus encore que toutes ces raisons , l'y portait encore ; car on ne laisse pas que de soulager ses peines en les racontant.

Sexe aimable & charmant , s'écria Randoncourt (c'est le nom du neveu de Durillon) en nous regardant toutes deux , ai-je jamais murmuré des maux que j'ai soufferts pour vous ? je ne me suis souvenu que des plaisirs que je vous devais ! quel cœur ingrat peut se plaindre des peines de l'amour & oublier ses bienfaits !

Après cette tendre apostrophe il commença ainsi :

Mon oncle , que nous venons de quitter , s'unit avec mon pere par un double hymenée , c'est-à-dire , qu'il épousa sa sœur en lui donnant la sienne ; la femme de M. Durillon mourut peu de mois après son mariage , mais celui de mon pere fut plus heureux : il en eut sept fils. Les trois aînés entrèrent au Service , le quatrième prit le parti de la Robe ,

le cinquieme celui de la Finance , le fixieme eut un Bénéfice ; & comme on ne fut que faire de moi , on me destina au Cloître.

J'eus beau alléguer que je ne me sentais point appelé à la sainteté de cet état, il fallut obéir , & je fus mis aux Carmes de R. J'y trouvai une douzaine de jeunes Novices qui , comme moi , victimes de l'intérêt , n'avaient d'autre vocation que la volonté de leurs parents ; après un examen de quelques jours , je fus admis à leurs secrets , & je partageai leurs plaisirs. Le Maître des Novices était un vieux imbécille qui aimait le vin ; une bouteille de muscat nous assurait du sommeil le plus profond pour toute la nuit ; à peine était-il couché , que nous nous rendions tous dans le clocher , que nous avions choisi pour le théâtre de nos saturnales : nous nous bornâmes longtemps aux plaisirs de la table ; mais il n'était pas naturel qu'une douzaine de jeunes gens , dont le plus âgé avait tout au plus dix-neuf ans , & que l'on destinait à être Carmes , ne sentissent pas d'autres desirs ! L'idée en était bien venue à chacun de nous ; mais la difficulté de l'exécution avait empêché de la communiquer , lorsque le hasard nous tira d'embarras. Je venais de sonner l'An-

gelus dans l'Eglise , & j'allais fermer les portes , lorsque j'entendis quelque bruit dans un vieux confessionnal qui ne servait plus , & qu'on avait mis dans le bas du clocher ; j'approchai doucement , & quoique je ne pusse suivre exactement la conversation , ce que j'en entendis me fit connaître qu'on n'y était pas en prières ; je voulus m'approcher davantage , mais comme je me glissais en me baissant , je marchai sur ma robe , & je manquai de tomber. Le bruit que je fis effaroucha ces timides colombes de la maison du Seigneur ; j'étais prêt à me retirer aussi , lorsque j'entendis quelqu'un dont la respiration précipitée décelait le trouble qui l'agitait : j'approchai doucement ; est-ce vous , me dit-on d'une voix tremblante ? oui , répondis-je tout bas..... mon Dieu ! que j'ai eu peur..... Ne craignez rien , continuai-je , mais ne sortez pas , je viendrai vous chercher dans un moment : en disant cela je me retirai , & je fermai la porte à double tour.

Je courus faire part de cette aventure à mes camarades , qui me féliciterent tous de ma ruse ; il nous tardait fort que tout le monde fût couché pour aller voir de quelle couleur était l'oiseau que nous avions pris.

Tous me faisaient des questions auxquelles je répondais de manière à faire croître encore leur empressement ; je vantais une main qui m'avait paru charmante , un bras rond & potelé qui annonçait l'embonpoint le plus flatteur , un son de voix séduisant qui m'avait pénétré jusqu'à l'ame.

Que les moments sont longs quand on attend le plaisir ! enfin celui que nous desirions arriva : nous nous rendîmes tous au clocher , un silence profond annonçait l'intérêt général ; nous arrivâmes à la porte brûlant d'impatience , & palpitant de joie ; j'ouvre : celui qui portait la lanterne sourde en tire promptement la lumière. Dieux ! quel objet frappe notre vue... Un vilain marmiton crasseux, tapi dans un coin , nous roulant des yeux comme un chat pris au traquenard. Le bon tableau ! l'étonnement était peint différemment sur chaque figure , selon la comparaison qu'il faisait de cet affreux cuisinier avec l'idée charmante qu'il s'était faite d'une beauté toute céleste ; enfin , comme cette scène agissait à-peu-près de même sur tous les esprits , le profond silence où chacun était fut tout-à-coup rompu par un éclat de rire universel. Le pauvre marmiton était le seul qui ne riait pas ; ne sachant ce que cela voulait

dire , & comment tout cela finirait , il s'était resserré dans un coin du confessional , & ne tenait pas une place grande comme la main , lorsqu'il me vint l'idée la plus folle qu'on puisse imaginer.

Mes Freres , il n'est pas ici question de rire , dis-je avec le plus grand sang froid ; nous tenons notre plus grand ennemi ; c'est l'esprit tentateur , c'est le démon de la chair ; & en effet , il sentait furieusement la graille : mon avis est , comme nous n'avons pas l'honneur d'être Prêtres , que nous allions chercher nos Peres , qui viendront ici en procession ; ils ont le pouvoir de se saisir de lui ; ensuite ils nous le livreront après l'avoir fait bouillir dans une chaudiere d'eau bénite ; nous le jetterons au feu afin d'en être délivrés pour jamais : gardez-le bien , il est abattu aux pieds du Tribunal de la Pénitence , il ne peut nous échapper.

Miséricorde , s'écria le pauvre marmion ! Au nom de Dieu , Frere Cyprien , gardez-moi ; je ne suis pas le Diable , je suis Michel votre garçon de cuisine ; connaissez-moi. Non , tu es le Diable , crièrent mes camarades. Eh non , mes révérends Freres , laissez-moi sortir , je vous promets de vous donner votre portion double pendant quinze jours ,

& de vous faire boire du vin de notre Révérend Pere Supérieur. A ces bonnes raisons nous commençâmes à croire qu'il n'était pas si diable qu'il était noir, & nous promîmes de l'absoudre s'il voulait nous confesser ce qu'il étoit venu faire dans le clocher. Après nous avoir bien demandé le secret, que nous lui promîmes, il nous avoua que n'étant lié par aucun vœu, il n'avait pas les grâces de l'état, & que le démon d'incontinence le tourmentant chaque jour, il venoit tous les soirs au même endroit avec une fille qu'il nous nomma, & avec laquelle il devoit se marier aussi-tôt qu'il aurait amassé quelque argent. Après nous être consultés, nous le laissâmes aller; mais au lieu de retourner à sa chambre, il nous guetta, & découvrit nos mystères. Comme il ne comptait pas trop sur notre discrétion, il résolut de nous prévenir en apprenant tout au Supérieur; il le fit, & s'y prit si bien, que sans que nous nous en aperçussions, il le rendit témoin de nos pieux exercices.

La pénitence la plus sévère nous fut imposée, & nous reçûmes la plus vigoureuse discipline pendant plusieurs jours; enfin, révoltés de cette cruauté, nous résolûmes tous de jeter ce qu'on appelle *le froc aux orties*. Nous allâmes

nous réfugier aux pieds de l'Evêque ; nous lui avouâmes nos fautes , & en lui apprenant notre répugnance pour l'état monastique , nous le suppliâmes d'employer son autorité auprès de nos parents.

C'était M. de M... Prélat d'un esprit éclairé & d'une conduite exemplaire ; il nous promit d'user de tout son pouvoir , & se joignit même aux Magistrats qui interposèrent leur autorité pour faire cesser cette tyrannie ; enfin nous fûmes tous réintégrés dans nos familles : vous assurez que nous y fûmes bien reçus , vous auriez peine à le croire. Pour moi , je fus envoyé à Paris par le coche D... avec six chemises , un habit de drap brun , & deux paires de bas drapés : j'étais adressé à mon oncle , qui me fit travailler dans ses bureaux : je ne me sentais pas plus de vocation pour cet état que pour la vie religieuse : aussi je résolus de le quitter à la première occasion. J'étais encore bien jeune ; mais comme le goût du plaisir avait germé de bonne heure en moi , il avait déjà jetté de profondes racines dans mon cœur ; je ne voyais pas une femme , passablement jolie , sans ressentir la plus vive émotion : une entr'autres avait prodigieusement échauffé mon imagination : c'était la femme d'un Garde du Roi , qui , n'ayant pas

assez de bien pour se soutenir dans son état , était obligé de le quitter , & sollicitait un emploi en province : grande , fraîche , brune & piquante , la volupté faisait le fond de sa figure , & ses yeux semblaient promettre tous les plaisirs que ses charmes faisaient désirer.

Chaque fois que je m'étais trouvé dans le cabinet de mon oncle à l'arrivée de cette aimable solliciteuse , j'avais remarqué qu'il s'était toujours hâté de me congédier , & que les laquais ne laissaient plus entrer personne ; je m'étais bien résolu de m'éclaircir sur les soupçons que me causaient ces visites fréquentes , & la solitude qu'on y cherchait.

Un jour que mon oncle m'avait renvoyé avec une besogne qui devait m'occuper au moins deux heures , je me dépêchai si bien , qu'elle fut achevée en trois quarts d'heure , & j'allai la porter sur le champ , comme il me l'avait recommandé ; on ne m'attendait pas sitôt , j'entrai sans précautions , & je n'eus rien à désirer sur l'éclaircissement que je cherchais. Mon oncle , heureusement , était encore en robe de chambre , ce qui lui fut très-commode ; pour la Dame , n'ayant pas eue le temps de réparer le désordre où je l'avais surprise , elle prit le parti de rester sur le canapé où elle

elle était , en feignant de revenir d'un évanouissement. Mon oncle saisit sur le champ son idée : Madame , dit-il , s'est trouvée fort incommodée , elle est un peu mieux ; voyez s'il n'y a personne pour lui donner le bras & la mener à son carrosse. J'aurai cet honneur , répondis-je en présentant le mien , & je la conduisis à sa voiture , où je montai avec elle : il était tout simple de ne la pas quitter dans l'état où elle paraissait être. J'avais soin de m'informer souvent de sa santé , & à chaque fois je m'emparais de son bras pour mieux m'en assurer ; elle se plaignit d'un grand mal d'estomac : je l'assurai que j'avais souvent éprouvé que la main appliquée dessus soulageait infiniment ; j'ajoutai que la mienne avait une vertu toute particulière. En proposant ce remède je l'exécutai ; on convint au bout d'un moment qu'il y avait du mieux ; j'assurai que la guérison serait entière si je l'avais d'abord mise à nud : un sourire qu'on fit pour toute réponse à ma recette n'annonçait pas qu'on la refusait : en pareil cas ne pas refuser , c'est accepter ; & je profitai de la permission tacite. Comme je prétendais que le mal était causé par des vents , à mesure qu'ils changeoient de place , je promenais aussi ma main. Enfin le ca-

rosse arrêta ; la cure était trop avancée pour quitter la malade : je montai chez elle. En entrant elle se jeta sur un lit de repos, de satin assez fanné pour faire imaginer que les autres meubles avaient été achetés à ses dépens ; je l'y suivis , & la guérison fut complète ; mais cependant après être trois fois retombée dans des évanouissements pareils à celui qu'elle avait eu chez mon oncle. Il me demanda avec assez d'humeur , lorsque je fus de retour , comment j'avais laissé la malade : je répondis , ainsi que nous en étions convenus , que s'étant trouvée beaucoup mieux , elle avait continué à faire quelques visites , & que je l'avais quittée à moitié chemin. Cette réponse dissipa l'inquiétude que mon absence avait fait naître , & mon travail , qu'il avait commencé par trouver très-mauvais , fut trouvé très-passable.

Je continuai mes visites à la malade : elle s'en trouva bien , & moi aussi.

L'emploi ne tarda pas d'être accordé au mari , qu'on ne demandait pas mieux que d'éloigner. Comme on était fort mal logé , on loua un appartement convenable : il m'arriva , pendant le déménagement , une histoire qui mérite bien de n'être pas oubliée.

Mon oncle était allé voir sa Dame de

grand matin pour profiter du temps où le mari était allé à Versailles faire ses adieux à quelques-uns de ses anciens camarades : je songeai aussi de mon côté à ne pas perdre cette occasion, ne sachant pas que la place était prise : heureusement notre amie commune était debout auprès de la fenêtre, elle me vit arriver. Bon Dieu ! s'écria-t-elle, voilà mon mari déjà de retour ; il se fera douté de quelque chose ; je suis perdue s'il vous trouve ici ! Ce mari tout-à-fait débonnaire avait cependant été peint, pour rendre la chose plus touchante, comme un jaloux, un furieux, un homme à tout tuer : mon oncle se crut déjà mort.

Je vous ai dit que c'était pendant le déménagement ; il y avait un paquet de matelas tout prêt à être transporté ; on n'imagina rien de mieux pour mon oncle, que de le rouler dans un de ces matelas, & de l'entortiller avec une couverture ; un signe que l'on me fit en entrant me fit entendre en partie ce dont il était question, & l'on m'expliqua le reste tout bas en quatre mots. L'idée de mon oncle roulé dans un matelas pensa me faire étouffer de rire ; il me prit sur le champ une fantaisie unique : ce fut, au mépris des anciens services du vieux lit de repos où était mon oncle, de lui

préférer le paquet de matelas où était
 mon oncle : je n'eus pas plutôt fait part
 de cette idée folle à Madame de
 qu'elle la trouva délicieuse , & se mit en
 devoir de l'exécuter. Nous y procédions
 de bonne grace , & mon pauvre oncle ,
 qui enrageait de tout son cœur , eût sans
 doute été étouffé par le poids du plaisir,
 si le véritable Amphitrion n'eût arrivé.
 Comme il était , ainsi que je vous l'ai
 dit , de complexion très-commode , il
 ne fut point fâché de me trouver chez sa
 femme , & il nous laissa achever paisi-
 blement dans une autre chambre ce que
 son arrivée avait si mal à propos inter-
 rompu. Ils s'avisa , pendant ce temps-là ,
 de faire enlever les matelas , & mon
 oncle fut jetté dans la charrette avec
 les autres meubles : malheureusement le
 Charretier , qui était ivre , accrocha
 une borne qui renversa la voiture ; les
 meubles furent culbutés , & le paquet
 où était mon oncle venant à se défaire
 en roulant , offrit aux yeux du peuple
 amassé une grosse perruque , un petit
 homme & des gants blancs. Il était aussi
 étonné de se trouver dans le ruisseau ,
 que les spectateurs l'étaient de l'y voir ;
 & les efforts impuissants qu'il faisait
 pour se désemmailloter de la couverture ,
 acheverent de déterminer les huées de

tous les assistants. Le Garde du Roi m'avait invité d'aller voir le nouvel appartement de sa femme ; nous avons suivi de loin la charrette , & nous arrivâmes assez à temps pour aider mon oncle à se dépêtrer de sa couverture ; mais sa honte & sa confusion n'en furent que plus grandes lorsqu'il nous eut reconnus ; de notre côté nous ne pouvions retenir nos éclats de rire , ce qui le fit imaginer que nous étions complices du méchef & de l'accident qui lui arrivait. Il nous quitta la rage dans le cœur , en formant mille projets de vengeance : il ne tarda pas à l'exécuter : le Garde du Roi perdit son emploi , sa femme ses meubles , & moi je fus mis à S. Lazare , sans autre forme de procès. Il y avait six mois que j'y étais , lorsque je suis parvenu à escalader les murailles ; je me suis trouvé dans le jardin où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer , & d'où vous avez eu la bonté de me retirer. Ma liberté est votre ouvrage , & je me flatte que vous voudrez bien l'achever après l'avoir généreusement entreprise : mon oncle vous aime sans doute ; (hélas ! qui pourrait en défendre ?) vous lui persuaderez aisément que je ne suis coupable de rien qui ait pu m'attirer sa haine & la punition que je viens d'éprouver ; car il faut

dra feindre d'ignorer tout ce que je viens de vous apprendre : il ne me le pardonnerait jamais.

Le neveu de Durillon était de la plus jolie figure , sa taille était élégante , & l'état où il était ne diminuait rien aux agréments de sa personne : il avait une de ces physionomies nobles qui sont toujours au-dessus des idées que l'on prend sottement des gens d'après leurs habits ; & , quelque brillante qu'eût été sa parure , on n'aurait jamais fait attention qu'à sa personne.

Les graces naturelles avec lesquelles il nous avait conté son histoire avaient achevé de me déterminer : je l'assurai que j'avais pris le plus vif intérêt à tout ce qui le regardait , & je n'exagèrai rien sur les sentiments qui se développaient dans mon cœur ; l'envie que j'avais de lui plaire était seule capable de m'y faire réussir : son intrigue avec la femme du Garde du Roi n'avait rien qui dût m'alarmer , & la façon même dont il nous l'avait contée m'assurait que son cœur n'y avait eu aucune part. Je parviendrai facilement , me dis - je , à effacer le souvenir de ses plaisirs passés par des plaisirs présents.

Je le quittai dans cette flatteuse espérance pour aller trouver son oncle , qui

se mit à rire dès qu'il m'aperçut : j'augurai bien de cette heureuse disposition, & j'en profitai pour lui exposer le sujet de ma mission. Il est déjà pardonné puisqu'il vous intéresse, me répondit obligeamment Durillon, & vous pouvez me l'amener quand vous voudrez.

Mais comment diable, ajouta-t-il, se trouve-t-il toujours comme tombé des nues pour me tirer des aventures où je me trouve ? Je lui expliquai comment, étant parvenu à escalader les murs de S. Lazare, il s'était trouvé dans le jardin de sa petite maison qui en était voisine.

Durillon me conta sans mystère l'aventure du matelas, & nous en rîmes sur nouveaux fraix : j'allai porter ces heureuses nouvelles à Randoncourt, & je l'amenaï à son oncle, qui le reçut avec bonté.

Cette aventure me lia plus étroitement avec Durillon : il n'avait point oublié ses prétentions sur moi, & les efforts qu'il avait inutilement tentés dans le jardin lui tenaient au cœur ; il crut devoir s'y prendre autrement, & il m'envoya une déclaration d'amour à la Financière, c'est-à-dire, une rescription de deux cents louis sur son Caissier, avec une promesse d'un contrat de cent pistoles.

J'étais sans fortune ; Randoncourt n'avait que des plaisirs & un grand fonds de

tendresse à m'offrir ; d'ailleurs c'était lui que son oncle avait chargé de cette négociation : comment refuser ? Je me rendis donc aux preuves d'amour de Durillon ; son neveu me pressa de lui en donner de celui que je n'avais pu lui cacher : j'étais en train de me rendre ; je venais de céder aux propositions de l'oncle ; comment résister à celles du neveu ?

Randoncourt eût peut-être dû me paraître plus vif que tendre , plus ardent que délicat , dévoré de trop de desirs pour chercher à les satisfaire par degrés ; il ignorait encore cet art voluptueux de détailler les charmes , mais il s'occupait de tout essentiellement , & laissait à ses transports le soin d'en faire l'éloge.

Nous n'eûmes point de ces conversations tendres & délicieuses qui remplissent si agréablement les intervalles , parce que nous n'eûmes point d'intervalles ; un moment de méditation sur les plaisirs que nous venions de goûter suffisait pour en préparer de nouveaux ; la rapidité de ses caresses me les eût fait prendre pour un songe , s'il y eût eu moins de réalité , & je crois qu'elles auraient été éternelles , si l'oncle , qui s'impatientait de n'avoir point de réponse de la commission dont il avait chargé son neveu , ne fût venu lui-même en apprendre le succès.

Le plaisir m'avait laissé un reste de tendresse , une impression de volupté dont Durillon se fit honneur , & cette idée le rendit très-satisfait de la disposition où il me trouva ; ce ne fut pas cependant sans peine que je vis son neveu contraint de lui céder la place , & l'événement justifia mes regrets. Si j'en avais eu une opinion plus avantageuse , il ne m'aurait pas été possible de la garder long-temps ; avec quelque adresse que Durillon dissimulât son malheur , quelques éloges qu'il prodiguât à mes charmes , il ne put me cacher long-temps le peu d'impression qu'ils faisaient sur lui. Bon Dieu ! que la façon de louer du neveu était différente ! Comme son état ne m'intéressait que médiocrement , je pris le parti d'en plaisanter : la raillerie acheva de l'anéantir. Ne sachant quel parti prendre , il eut recours à l'excuse ordinaire , la trop vive ardeur... excuse si usée , qu'il n'y a plus que les fots qui s'en servent , & les dupes qui s'en paient.

Quelque déconcerté que Durillon fût de son aventure , il fut encore plus étonné de la façon dont je la prenais ; la réputation que j'avois ne s'arrangeait pas dans sa tête avec cette tranquille indifférence qu'il me voyait : aux

diverses questions qu'il me fit pour en pénétrer la cause , je fis quelques réponses délicates , & même presque tendres , qui parurent le satisfaire ; il se piqua même de générosité , & prétendit que je ne devais rien perdre au malheur qui lui arrivait ; il s'offrit de me dédommager par ces menus détails de l'amour , ces riens charmants lorsqu'ils précédent ou suivent une occupation plus sérieuse , mais qui ne furent jamais faits pour en tenir lieu : quoi qu'il en soit , je m'y prêtai , moins par goût que par complaisance.

L'air distrait que je ne pouvais m'empêcher d'avoir , loin de rebuter Durillon , lui fit sans doute , par vanité , redoubler ses soins ; comme il était le plus grand homme du monde pour les petites choses , il me força à lui prêter plus d'attention ; de l'attention il me conduisit à l'intérêt ; dès qu'il s'aperçut que je commençais à en prendre , il le partagea bientôt , & son imagination le montant à mesure que la mienne paraissait s'échauffer , sa générosité se trouva récompensée par un miracle auquel il ne s'attendait pas plus que moi ; enfin , le soin qu'il avait pris de mes plaisirs , devint la source des siens.

Durillon me quitta triomphant , &

m'assura que je n'aurais à me plaindre de lui d'aucun côté ; j'eus effectivement lieu d'en être contente ; mais la contrainte où j'étais obligée de vivre , & qui m'empêchait de me livrer toute entière à l'amour que j'avais pour Randoncourt , diminuait beaucoup la satisfaction que j'aurais pu goûter dans l'abondance où je vivais.

Née vive , & habituée à ne connaître d'autre loi que mes desirs , je souffrais avec impatience l'espece de servitude où je me voyais réduite : Randoncourt ne la supportait pas plus patiemment que moi , & nous résolûmes de nous affranchir de cet état de dépendance.

Le seul obstacle qui s'opposait à notre résolution , était le peu de fortune que nous avions ; nous ne voyions pas de moyen plus convenable pour l'augmenter que d'enlever à notre oncle une somme assez considérable pour vivre dans un pays étranger , & nous mettre à l'abri de ses poursuites ; la force ouverte eût été difficile & dangereuse : après avoir long-temps ruminé différents stratagèmes , voici celui auquel nous résolûmes de nous arrêter.

Durillon , outre le penchant invincible qu'il avait pour les femmes , était crapuleux , & avait la noble habitude

d'aller chercher des plaisirs obscurs au quatrieme étage.

Nous eûmes bientôt découvert une de ces maisons où il se rendait le plus souvent à pied , & où il passait une partie de la nuit : la connaissance de la maîtresse de ce réduit infame ne fut pas difficile à faire ; Randoncourt ne lui eut pas plutôt fait part de notre projet , qu'elle s'y prêta de la meilleure grace du monde , moyenant une douzaine de louis qu'elle partagea avec deux braves qui étaient utiles à notre dessein , & la promesse de cent autres après la réussite : l'exécution suivit de près notre résolution. Dès le surlendemain Durillon alla chez cette femme pour voir si elle n'avait rien de nouveau ; elle avait eu soin d'y faire trouver une jeune fille de treize ans , telle que ce vieux libertin les demandait : il en fut si content , qu'il voulut y souper & y passer la nuit ; mais à peine venait-il de se mettre au lit , que les deux braves enfoncerent la porte. Ah, Dieu , ma fille ! s'écria l'un d'eux , en quel état vous vois-je ? qui vous a conduite ici ? quel est ce monstre avec qui je vous trouve ? il va payer de sa vie l'affront qu'il fait à notre famille. Ayez moins d'emportement , mon frere , reprit l'autre , la vengeance à laquelle vous

vous voulez vous porter est juste , mais il ne faut pas s'y livrer sur le champ , afin de la rendre plus complete.

Instruisez-nous , Lucette , par quel accident vous vous trouvez dans ce lieu infame ? n'ayez point de peur , nous sommes persuadés de votre innocence ; rassurez-vous , & nous apprenez la vérité. La petite fille , qui était parfaitement instruite , se mit à pleurer , & dit qu'elle avait été enlevée au milieu de la rue , en revenant de chez sa maîtresse ; qu'elle avait été conduite en cette maison ; qu'on lui avait promis qu'elle allait être mariée à un Monsieur qui lui ferait sa fortune ; qu'on l'avait mise au lit avec ce Monsieur : & continuant à pleurer , elle conte avec une ingénuité feinte tout ce qui lui était arrivé. Un rapt ! un viol , s'écria le prétendu oncle ! qu'on aille chercher la garde & un Commissaire , nous apprendrons à Monsieur à respecter l'innocence & l'honneur des familles. Pendant ce discours , le prétendu pere s'était saisi de Durillon , & voulait absolument l'étrangler ; il avait beau protester que tout cela était faux , que la D...P.... était une malheureuse , qu'il avait bien payée , & que la petite fille était de la meilleure volonté du monde , & hors d'état depuis long-temps d'être

violée : Dieu vengeur , s'écria le pere ! il ose joindre l'insulte à la violence ! non, laissez-moi faire, il ne mourra que de ma main..... Un peu de patience, mon frere , la Justice vous rendra raison de cet outrage ; allons promptement, un Commissaire , la garde Durillon, qui vit bien que tout cela ne pouvait que tourner fort mal , & qui d'ailleurs craignait l'éclat , tacha , par les termes les plus soumis , d'appaiser ces parents irrités.

Ecoutez , Messieurs , vous me paraissez des gens d'honneur & d'esprit , & vous savez , ainsi que moi , leur dit-il , que l'état où se trouve Mademoiselle votre fille est sans remede ; l'éclat que vous voulez faire ne servira qu'à rendre public son déshonneur & le vôtre ; si vous voulez être raisonnables , je me charge de la marier avantageusement , & de lui faire présent d'une dot honnête.

Nos deux coquins , qui n'attendaient autre chose que cette proposition , se radoucirent un peu ; nous vous quittons du premier soin , répondit l'oncle ; nous nous chargeons d'établir notre fille à notre fantaisie ; pour ce qui est de la dot , voyons ce que vous êtes disposé à lui donner. J'ai sur moi environ cent louis , reprit Durillon ; c'est en vérité tout ce

que je puis faire. Vous vous moquez de nous, dit l'oncle en colere ; vous êtes un insolent ; allons, nous vous apprendrons à qui vous avez affaire... Eh ! mais, Messieurs, point de colere : je vais vous faire un billet de cent autres louis. Nous voulons dix mille écus, ou point d'accommodement.

Le pere, qui avait fait suspension pendant le traité de paix, voyant que Durillon ne se décidait pas, le reprit au collet pour le mieux persuader, & tirant son épée : je suis las, dit-il, de tous ces pour-parlers ; & à quoi bon remettre aux longueurs de la Justice le soin d'une vengeance que je puis satisfaire moi-même & sans éclat. Durillon se crut mort, & tombant aux pieds du pere, il lui promit tout ce que l'on demandait ; celui-ci se fit encore prier long-temps, & ne se rendit qu'après avoir reçu les cent louis, pour surcroît de consolation.

Il ne fallait pas moins qu'une situation si pressante pour tirer de Durillon une somme si considérable ; d'ailleurs il projettrait à son tour d'aller porter sa plainte chez le premier Commissaire, dès qu'il serait libre ; mais ceux qui le tenaient en savaient autant que lui, & ne le lâcherent qu'après que le Caissier

de Durillon leur eût compté la rescrit-
tion de 30 mille livres , qu'ils nous re-
mirent sur le champ , avec plus de
bonne foi que je ne leur en aurais soup-
çonné : il est vrai qu'ils oublièrent de
nous parler des cent louis qu'ils avaient
reçus de plus , & que nous leur avions
promis.

Sitôt que Durillon fut relâché , il fit
ses poursuites ; mais la femme qui s'y
était attendue avait pris la fuite avec ses
deux compagnons.

Durillon vint chez moi le lendemain
de cette aventure ; il avait un air de tris-
tesse dont je feignis de ne me point ap-
percevoir , & contre son ordinaire , il
n'y resta heureusement que peu de
temps.

J'avais tout disposé pour partir le soir
même ; ayant vendu tous mes meubles
& ramassé l'argent que j'avais , nous
nous trouvâmes , avec le montant de
mes bijoux , environ cinquante mille
francs , avec lesquels nous partîmes
pour Bruxelles.

Il convient cependant de dire , pour
la justification de Randoncourt , que
les trente mille francs que nous empor-
tions à son oncle , étaient le montant
de sa légitime , dont il n'avait jamais
pu rien tirer de ce vieux avare qui était
son tuteur.

Nous faisons route avec diligence & nous étions déjà arrivés à Valenciennes : pendant qu'on mettait les chevaux à la chaise , j'allai voir Madame de V..... , une de mes amies , qui , depuis peu , était venue trouver en cette ville son mari , qui y avait obtenu une place importante ; je ne m'étais proposé que de l'embrasser , & de partir sur le champ : Randoncourt devait venir me prendre chez elle. Je passai les premiers moments sans inquiétude ; mais voyant qu'il y avait plus de deux heures que je l'attendais , j'envoyai savoir à la poste ce qui pouvait retarder notre départ. Dieu ! donnez-moi plus de force pour raconter ce malheur accablant , que je n'en eus alors pour le soutenir.

Comptant trop sur la sécurité de l'oncle de Randoncourt , nous n'avions pris aucunes précautions dans notre fuite ; Durillon était venu chez moi un instant après notre départ , & il avait appris sans difficulté que son neveu & moi venions de monter dans une chaise , & de partir avec des chevaux de poste ; il courut , pour s'informer de la route que nous avions prise ; & ayant appris que c'était celle de Bruxelles , il avait envoyé après nous un Exempt & plusieurs Archers , qui , courant à franc

étrier , nous atteignirent , comme je l'ai dit , à Valenciennes. Ils avaient trouvé Randoncourt qui faisait mettre des relais à la chaise , & ils s'en étaient servis pour la remmener , n'ayant pu lui faire avouer ce que j'étais devenue.

Sans examiner combien la vengeance de Durillon était juste , je ne songeai qu'à la mienne , & je jurai qu'il mourrait de ma main : s'il eût été présent , il n'est pas douteux que je l'eusse poignardé sur le champ.

Je partis pour Paris , où j'appris facilement en arrivant que Durillon avait fait remettre son neveu à Saint Lazare : il était clair que la somme dont on l'avait trouvé muni était celle qui lui avait été extorquée , & Randoncourt n'avait pas même fait la moindre difficulté d'en convenir.

Le temps que j'avais mis en chemin ayant un peu calmé mes premiers emportements , je songeai plutôt à délivrer mon amant qu'à le venger ; ce fut la résolution à laquelle je m'attachai ; elle n'était sans doute pas aisée à exécuter , mais lorsqu'on est femme , & qu'on veut bien fermement ce que l'on a entrepris , il est bien rare qu'on ne réussisse pas. Voici comment je m'y pris.

Aussi-tôt que je fus arrivée à Paris , j'étais

je m'habillai en homme , & j'allai trouver le Pere Supérieur de Saint Lazare ; je me jettai à ses genoux , & d'un air contrit & pénitent , je le suppliai de vouloir bien recevoir dans sa maison un jeune homme que la grace avait touché , & qui détestant ses égarements , venait en faire pénitence , & se réconcilier avec la miséricorde divine. L'air pénétré dont je prononçai ces paroles , toucha le bon Pere , & une bourse assez honnête que je le priai d'accepter pour ma pension , acheva de le déterminer à me recevoir .

Pendant six semaines que dura ma retraite j'étais toujours aux exercices de piété avant les autres , & je n'en formais que long-temps après eux ; cette ferveur me gagna l'affection du bon Supérieur , & il me faisait , depuis quelques jours , venir tous les soirs dans sa chambre , où il m'entretenait dans les bonnes dispositions que je faisais paraître ; c'était positivement ce que je desirais ; j'avais trouvé le moyen de pousser nos entretiens fort avant dans la nuit , & j'avais résolu un soir , lorsque tout le monde serait couché , d'obliger , le pistolet sous la gorge , le Supérieur à m'ouvrir la chambre où mon amant était enfermé.

Pour ne rien entreprendre au hazard , je lui demandai si parmi les jeunes gens qui faisaient en sa maison une pénitence forcée , il n'y en avait pas un qui s'appellait Randoncourt ; j'ajoutai que j'avais été lié avec lui du temps de mes premiers égarements , & que je desirais de tout mon cœur pouvoir le porter à la pénitence ainsi que moi.

Quelles furent ma surprise & ma joie, lorsque j'appris que mon amant était libre depuis deux jours , & que Durillon avait été trouvé étouffé dans son sang ! mort digne d'un Financier , & de tous ceux qui se nourrissent du sang des malheureux !

Mon goût pour la retraite finit tout-à-coup , & j'en sortis le lendemain au grand étonnement du bon Supérieur.

J'eus bientôt trouvé Randoncourt , qui s'était logé tout uniment chez son oncle , en attendant l'arrivée de ses autres freres , qui comme vous l'imaginez ne tarderent pas à se rendre à Paris.

L'étonnement de Randoncourt ne pouvait être égalé que par sa joie , & rien ne pouvait surpasser la mienne : c'est toi , chere amie , me dit-il en se précipitant dans mes bras ! oui , cher amant , lui répondis-je en le serrant dans les miens ; & nous n'eûmes la force que de

prononcer ces paroles ; elles furent suivies de ce silence délicieux , auquel l'ame se plaît à se livrer , lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénètre , & il ne fut interrompu que par un torrent de caresses.

Revenu de ce premier moment de délices , je racontai à Randoncourt le moyen que j'avais imaginé pour le tirer de S. Lazare ; son étonnement lui laissait à peine la faculté de me marquer sa reconnaissance.

Ce n'est point , me dit-il , par des vaines protestations que je veux vous la prouver ; mon oncle laisse au moins douze cents mille livres de bien : ma part ira bien à deux cents mille livres ; si cette petite fortune peut vous tenter , disposez-en , elle est à vous : je ne vous parle point du don de mon cœur , depuis long-temps il est votre bien.

Vous concevez avec quel transport je reçus cette proposition ; je n'avais jamais conçu l'idée du bonheur que je goûtais. Hélas ! des nuages affreux l'obscurcirent bientôt ; la plus cruelle de toutes les passions , la jalousie , vint l'empoisonner : vous dire que je devins jalouse , c'est vous faire connaître tout ce que je sentis ; née violente & emportée , vous concevez à quels excès me

porta cette horrible frénésie. Madame de S. Sernin , cette amie chez qui j'avais conduit Randoncourt au sortir du jardin de son oncle , en fut le malheureux objet ; depuis long-temps son amitié pour elle m'était devenue suspecte ; les caresses mutuelles qu'ils se faisaient sans conséquence , même en ma présence , ne me paraissaient plus innocentes ; enfin un morceau de lettre que je trouvai , & que je reconnus pour être de la main de Madame de S. Sernin , acheva de confirmer mes soupçons ; j'y vis , quoiqu'il contint peu de mots , qu'il était question de *rendez-vous* ; que le mot de *plaisir* y était souvent répété , mon nom s'y trouvait aussi , & plus bas il y avait , *elle sera bien attrappée* ; la rage me saisit le cœur , & sans consulter d'autres mouvements que ceux de ma fureur , je lui écrivis que je la priais de venir me trouver sur le champ ; pendant ce temps-là , je me munis de ce qui était nécessaire à ma vengeance : j'avais sous différents prétextes , écarté tout le monde , & sitôt qu'elle fut arrivée , je fermai la porte sur nous.

C'est ici , amie perfide , que tu vas recevoir le prix de ton infidélité ; il faut prendre ce breuvage que je vais partager avec toi , lui dis-je en lui présen-

tant un verre où j'avais préparé du poison: elle fut long-temps frappée d'un étonnement qui ne lui permettait pas de me répondre ; mais enfin , comme je la pressais , elle se précipita à mes pieds , en me protestant qu'elle n'avait jamais été coupable d'aucune perfidie ; qu'elle ignorait ce qui pouvait me porter aux excès où elle me voyait : pour toute réponse je lui présentai le poison de plus près , & sans doute dans l'aveugle rage où j'étais , je lui aurais arraché la vie , si l'on n'eût frappé à l'instant à la porte. L'espérance d'être secourue rendit les forces à ma tremblante amie ; elle se releva , & me saisit le bras en jettant des cris aigus qui obligèrent Randoncourt à enfoncer la porte ; car c'était lui qui frappait. Il recula d'horreur en me voyant un poignard à la main ; je ne puis rendre compte des différents mouvements qui m'agitaient alors ; mais tournant tout-à-coup ma fureur contre moi-même , j'allai d'un seul trait le verre empoisonné.

Cette action tira Randoncourt de la surprise où il était , & mon amie oublia l'extrémité où je m'étais portée envers elle , ils se jetterent tous deux sur moi ; mais trop tard , si j'eusse effectivement pris le poison : heureusement la précipitation avec laquelle je m'en

étais emparé , en voyant arriver ma rivale , m'avait fait méprendre de deux verres qui étaient pareils sur ma toilette ; celui qui ne contenait pas le fatal breuvage m'était tombé le premier sous la main , & au lieu de poison j'avais avalé un grand verre d'eau commune. Ce *quiproquo* me sauva la vie , & les premiers mouvements de fureur étant un peu calmés , les nuages qui obscurcissaient mon esprit , se dissipèrent peu-à-peu ; je passai bientôt de la fureur à la tendresse , & je fondis en larmes en me jettant tantôt aux pieds de mon amie , tantôt à ceux de mon amant. Leur justification ne fut pas difficile. Randoncourt trouva dans ses poches les restes du funeste écrit qui avait causé notre malheur ; il ne contenait autre chose que les projets d'une fête que l'on voulait me donner , & dont on voulait me ménager la surprise. Mon repentir fut aussi vif que l'avait été mon emportement ; mais cette scène fit une si forte & si triste impression sur Randoncourt , qu'elle éteignit tout-à-coup son amour : il me quitta comme un monstre , comme un tigre avec qui la vie n'est point en sûreté.

Le plus cruel repentir marche tous les jours sur les pas de la vengeance ; je gé-

mis bientôt des malheurs où m'avait entraîné ma jalousie fureur, j'en détestai la cause, & je sentis accroître mon amour par mes remords ; ils acheverent bientôt de m'accabler. La perte de mon amant ajoutait encore à mes regrets ; je sentais combien je l'avais méritée ; mais je ne pouvais m'en consoler : la vivacité de ma douleur, que rien ne pouvait calmer, me réduisit enfin à l'extrémité.

Randoncourt n'apprit pas ma situation sans y être sensible ; une lettre touchante que je lui écrivis le déterminait à me venir voir : il fut pénétré de l'état où il me trouva. L'amour n'était pas si bien éteint dans son cœur, qu'il ne pût y être rappelé par la compassion ; j'étais trop habituée à y lire, pour ne pas m'apercevoir de ce qui s'y passait : il était lui-même trop vrai pour me le cacher. Mon amie, qui ne lui cédait point en générosité, eut celle de me pardonner ; elle me rendit son amitié sans réserve, & j'eus la satisfaction de voir que le sentiment d'inimitié, que mes emportemens avaient excité dans leur cœur, y avait fait une impression moins vive que celle du raccommodement. Cette aventure & la tendresse de Randoncourt, qui devint peu de temps

après mon mari, sans cesser d'être mon
 amant, me guérissent pour jamais de
 ces coupables excès de jalousie, bien
 différents de cette inquiétude, aussi
 douce que tendre, qui anime le plaisir,
 & dont l'habitude même est un senti-
 ment.

Fin de la troisieme Partie,




HISTOIRE

DE

CECILE.

QUATRIEME PARTIE.

INTRODUCTION.

 ON pere épousa Mademoi-
selle de C... , plus par incli-
nation que par intérêt ; & les
motifs qui la décidèrent à ce
mariage furent précisément tout le con-
traire : ils vécurent cependant assez bien
ensemble , & je suis le second fils qu'elle
lui donna ; mais par une préférence in-
juste , elle voua toute sa tendresse à
mon aîné , & cette prédilection est la
cause de tous mes malheurs.

Mon pere obligé d'être toujours à son

régiment pour y remplir la place de Major qu'il y occupait , s'était reposé de notre éducation , ainsi que des affaires domestiques , sur les soins d'une épouse qu'il estimait.

Une espece de Gouverneur qui nous enseignait les mathématiques , & les usages les plus nécessaires , suffisait pour nous disposer à recevoir l'éducation que mon pere se promettait de nous faire donner sous ses yeux ; mais un coup de canon détruisit ses projets , & nous l'enleva à la bataille de Fontenoy.

Ma mere , dont les bons procédés de mon pere avaient enfin gagné le cœur , donna des larmes sinceres à la perte du meilleur des époux ; mais son excessive tendresse pour un fils qu'elle idolâtrait , se trouvant sans obstacle , & libre désormais de se satisfaire , cette idée Teuple suffit pour la consoler. En effet , ce fils chéri fut comblé de présents , accablé de caresses , & les maîtres de toute espece lui furent prodigués.

Il était tout simple qu'il suivît les desfeins de mon pere & l'exemple de ses aïeux en entrant au service ; mais comment exposer une tête si chere aux dangers inséparables de ce métier , & dont mon pere venait d'être la victime ?

On résolut donc de lui faire prendre

le parti de la robe ; je n'en fus pas fâché , parce que j'imaginai que ne demandant pas mieux de se défaire de moi , on ne manquerait pas de m'envoyer à la guerre , marcher sur les pas glorieux de mon pere ; mais il m'eût fallu un équipage convenable , une pension honnête , & tout cela n'aurait pu se faire sans diminuer les dépenses que l'on faisait incessamment pour mon frere ; ce qui n'entrait pas dans les arrangements de ma mere. Elle imagina donc un moyen plus simple , ce fut de me faire prendre le parti de l'Eglise ; j'allais être envoyé au Séminaire , lorsqu'un accident funeste empêcha l'exécution de ses desseins.

Un jour que ma mere était allée avec son fils chéri pêcher à la ligne dans une petite riviere qui passe au bord de notre Château , pendant qu'il s'amusait à lire en se promenant , un poisson entraîna la ligne au milieu de l'eau ; ma mere qui s'en aperçut la premiere , toujours attentive à lui épargner la moindre peine , fit tout ce qu'elle put pour rattrapper la ligne de son fils que le courant emmenait ; mais s'étant trop penchée , elle tomba dans la riviere. Mon frere se mit à crier ; je n'étais pas loin , j'accourus ; eut-on balancer un moment à sacrifier

sa vie pour celle de qui on l'a reçue ? Je me précipitai dans l'eau , & tandis que mon frere s'occupait à appeler du secours , j'eus assez de force & de bonheur pour sauver ma mere. A peine fut-elle revenue à elle , qu'elle demanda son cher fils : il est allé vous chercher du secours , lui répondis-je avec indignation. Le reproche que vous voulez me faire de celui que vous m'avez donné me dit-elle froidement , en ôte tout le prix.

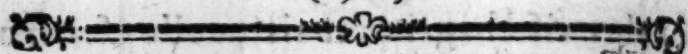
O nature ! vos droits ne sont-ils pas immuables ? ces droits sacrés sont-ils donc aussi soumis aux caprices de l'esprit humain ? Ce discours de ma mere que je n'avais pas plus prévu que je l'avais mérité , me perça le cœur , & la fièvre me prit sur le champ ; ma maladie devint sérieuse : je restai plusieurs jours entre la vie & la mort , & je ne dus ma guérison qu'à ma grande jeunesse & à la force de mon tempérament.

Je n'avais pas cessé de demander des nouvelles de ma mere ; on m'avait tous les jours répondu qu'elle était incommodée ; mais sitôt que je fus en état de sortir de ma chambre , je voulus courir à la sienerne : on m'en empêcha. Je crus qu'elle avait défendu qu'on m'y laissât entrer ; cet excès de dureté me pénétra l'ame

du plus vif chagrin ; mais quelle fut ma douleur , lorsque j'appris qu'elle était morte ! Grand Dieu ! qui lisez dans les cœurs , vous vîtes dans le mien la profondeur de mon affliction : on crut la diminuer en m'apprenant les dispositions avantageuses qu'elle avait faites en faveur de mon frere. Quoiqu'elles me réduisissent à ma simple légitime , je n'y fis pas la moindre attention. Je ne vis point dans mon frere l'usurpateur de mon bien , je n'y vis que le bourreau de ma mere , & ce fut à ce titre affreux que je lui vouai une haine éternelle.

Il me fit à l'instant transporter chez un de mes amis , où ma convalescence fut longue , malgré les soins que l'on prit de moi , parce que le sombre chagrin qui s'était emparé de mon ame s'opposait à ma guérison ; enfin il se dissipa : je revins à la vie , & ce fut l'amour qui m'y rappella.

Une jeune personne qui me l'avait rendue par ses soins , fut celle à qui j'en fis le premier hommage ; la pitié l'avait d'abord intéressée pour moi , la reconnaissance m'avait attaché à elle , & avec ces deux sentiments deux jeunes cœurs vont bien loin.



HISTOIRE DE CECILE.

L'Aimable Cecile était, comme moi, la victime de l'indifférence de ses parents; ils avaient étouffé la voix de la nature, pour n'écouter que celle des plaisirs; accablés de dettes, ne sachant plus où donner de la tête, ils l'avaient abandonnée en fuyant leur patrie. A l'âge de huit ans, sans parents, sans biens & sans amis, celui chez qui j'étais avait eu pitié de son état, & avait pris soin de son enfance: il l'avait remise entre les mains de sa femme, & lui avait procuré toute l'éducation que sa fortune lui avait permis de lui donner.

Cecile marquait sa reconnaissance par les soins infatigables qu'elle prenait du ménage de son bienfaiteur; elle n'était pas née pour l'avilissement de cet état; mais les graces qu'elle y mettait semblaient l'ennoblir, & la bonté de son cœur lui faisait un plaisir d'un emploi si pénible: ce fut à la bonté de ce cœur que je dus les soins dont j'ai parlé, & je les payai de toute la sensibilité du mien.

Mon frere , à qui mon ami , qui était celui de toute notre famille , ne pouvait refuser l'entrée de sa maison , ne fut pas long-temps à s'appercevoir de ma tendresse pour Cecile , & d'après cette découverte il ne manqua pas de former des projets sur elle ; ce n'était pas qu'il eût de l'amour pour Cecile , il eût été bien pardonnable : non , son cœur était incapable de ce tendre sentiment , il n'était fait que pour la haine , & son aversion pour moi lui tint lieu de penchant pour ma maîtresse. Il lui fit donc des propositions aussi malhonnêtes que ses sentiments ; Cecile indignée les reçut avec le plus profond mépris , & mon frere résolut de s'en venger.

Il y avait déjà long-temps qu'il lui tenait des propos que je ne souffrais qu'avec peine , lorsqu'un soir après souper mon ami me proposa d'aller faire un tour de rempart ; il donnait le bras à sa femme ; je tenais celui de Cecile , lorsqu'en passant sous la porte de la ville , qui était fort obscure , mon frere nous rencontra : il nous reconnut , s'approcha de Cecile & lui fit la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme ; Cecile jetta un cri que la réflexion étouffa sur le champ , crainte de me compromettre , & mon frere fit un éclat

de rire qui me le fit reconnaître ; mais je dissimulai un instant ma vengeance pour mieux l'assurer , & après avoir fait quelques pas , je remis Cecile entre les mains de mon ami sous prétexte de quelques besoins. Je courus après ce scélérat , je l'eus bientôt rencontré : lâche , lui dis-je , vous n'osez me montrer la haine que vous me portez , & vous vous vengez bassement sur une femme que j'aime ! c'est ici qu'il faut me payer tous les maux que vous m'avez causés , défendez votre vie : en même temps je mis l'épée à la main , il tira la sienne , & nous fondîmes l'un sur l'autre comme deux dogues acharnés. Il se défendit avec une valeur que je ne lui avais pas encore connue , la haine lui donnait des forces surnaturelles ; mais l'amour outragé , la nature révoltée , le souvenir de la mort de ma mere , qui vint se peindre à mon cœur , le remplirent d'une nouvelle rage : je le pressai avec tant de fureur , qu'il fut obligé de reculer. En rompant quelques pas , le pied lui glissa & il tomba : relevez-vous , lui dis-je , je suis incapable de profiter de cet avantage. Il feignit de ne faire quelques efforts inutiles , & me dit qu'il s'était démis le pied : je m'approchai en lui tendant la main pour le relever ; mais le monstre me plongea son

épée dans la poitrine. Ah , traître ! m'écriai-je en tombant à ses pieds.

Cecile , qui avait eu des inquiétudes , & qui les avait communiquées à mon ami , l'avait engagé à me suivre ; ils entendirent ce cri & accoururent à mon secours : mon frere , qui les aperçut , le sauva à toutes jambes ; il crut entendre tous les archers après lui. Troublé par le crime qu'il venait de commettre , peut-être déjà poursuivi par ses remords , j'oubliai que depuis quelques jours un canon de la muraille des remparts était tombé , & courant toujours devant lui , je me précipitai dans la rivière qui passe au pied des murs de la ville , & s'y enlevait avec ses crimes.

Cependant on m'avait rapporté à la maison sans connaissance , & l'endroit dangereux où se trouvait ma blessure faisait croire à tout le monde que j'étais mort ; on attendait le Chirurgien pour savoir s'il n'y avait plus d'espérance : il arriva , & après avoir sondé ma plaie , jugea qu'elle n'était pas mortelle , mais que mon évanouissement ayant empêché le sang de couler , il s'était enflammé dans la poitrine , & qu'il y avait à craindre que je n'en fusse étouffé. Il ajouta qu'il n'y avait qu'un moyen de pouvoir me sauver , c'était de trouver

quelqu'un qui voulût sucer ma plaie ,
& en tirer le sang caillé.

Cecile , étouffée par l'affliction , était restée dans cet anéantissement stupide , plus effrayant que des cris aigus ; mais aussi-tôt qu'elle entendit proposer ce moyen de me sauver la vie , elle sortit de cette léthargie , & s'offrit avec transport pour me rendre ce service : le Chirurgien craignant qu'elle n'eût pas assez de force pour soutenir cette opération dégoûtante , la refusa ; mais elle se précipita sur moi avec une ardeur qui frappa tout le monde.

A peine cette bouche si chère eut-elle touché ma plaie , que je me sentis rapeller à la lumière ; sa douce haleine avait réchauffé mon cœur , & porté la vie dans tous mes sens : quel objet touchant pour moi , lorsqu'en ouvrant les yeux , j'aperçus la tendre Cecile qui soutenait ma tête d'une main , & de l'autre attendait le premier battement de mon cœur : sa bouche était collée sur ma plaie ; elle eût voulu y souffler son ame : elle l'inondait de ses larmes qui se mêlaient avec mon sang.

Que ce spectacle était attendrissant ! tous ceux qui étaient présents , les mains jointes , les yeux remplis de larmes , étaient demeurés immobiles.

& semblaient pénétrés de douleur, de tendresse & de respect pour une scène si touchante. O sensibilité, douce vie de l'ame ! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais attendri ?

Au bout de vingt-quatre heures le Chirurgien vint lever l'appareil ; tout le monde était autour de mon lit , & Cecile, qui ne l'avait pas quitté , semblait attendre l'arrêt de sa vie & de sa mort ; la plaie se trouva vermeille : je n'avais pas la moindre apparence de fièvre , & la réponse du Chirurgien, qui passait même les espérances, remplit toute l'assemblée de joie & de satisfaction. Je ne sentis plus à mon aise après le pansement , & je demandai qu'on me laissât reposer : chacun se retira , & je m'endormis ; sur ces heureuses apparences d'une guérison prochaine, chacun alla se coucher ; mais Cecile , avant de monter dans sa chambre, voulut voir si je dormais. Elle s'approcha de mon lit , & pour mieux s'en assurer, elle se mit à genoux , pour juger de mon sommeil par ma respiration : dans ce moment je fis un mouvement , & en me tournant de son côté, je posai ma tête sur la manche de son manteau de lit : Cecile n'osa plus se retirer, crainte de m'éveiller , & n'ayant pas de ciseau pour

couper cette manchette, elle se résolut de passer la nuit dans cette attitude gênante, après avoir arrangé de son mieux son mouchoir sous ses genoux. Enfin le sommeil l'accabla vers le matin, & je ne fus pas peu surpris en m'éveillant de la trouver en cette posture ; je lui en demandai la raison, elle me la conta avec cet air tendre & naïf qui lui était si naturel, & qui ajoutait encore à l'intérêt qu'inspirait une attention si délicate : j'en fus si transporté, que je ne pus m'empêcher de la conter à tout le monde, & chacun en parut pénétré.

Ma guérison fut encore plus prompte qu'on ne l'avait même espéré, & je la dus sans doute aux soins de ma chère Cecile. Ma convalescence fut cependant retardée par la peine que me fit la nouvelle de la mort de mon frère ; malgré tous les chagrins qu'il m'avait fait essuyer, malgré l'état où j'étais encore réduit par sa main fratricide, je ne pus me refuser aux sentiments d'une si vive affliction : les circonstances de sa mort étaient si malheureuses ! Non, je ne puis m'empêcher de revenir à cette réflexion accablante : pourquoi les sentiments de l'amour & de la nature, ces seules consolations de la triste humanité, pourquoi n'ont-ils pas les mêmes droits sur tous les cœurs ?

Lorsque ma santé fut entièrement rétablie , je ne songeai qu'à donner des marques de ma reconnaissance & de ma tendresse à ma chere Cecile , en partageant avec elle la petite fortune dont la mort de mon frere venait de me mettre en possession. Je n'avais encore que vingt-quatre ans , mais ayant perdu mon pere & ma mere , je crus ne devoir rendre compte de ma conduite à personne.

Je fis part de mes dispositions à Cecile , qui s'y refusa quelque temps par délicatesse ; mais enfin , vaincue par mes prieres & par son inclination , elle se rendit à mes instances , à condition cependant que nous irions demeurer à Paris , pour éviter les petites mortifications que son état passé pourrait peut-être me causer dans une ville de Province , où les femmes ne verraient pas sans envie sa nouvelle fortune.

Cette proposition était trop de mon goût pour m'y refuser , & je desirais , plus qu'elle , m'éloigner des lieux qui , jusqu'alors , m'avaient été si funestes ; j'employai le moins de temps qu'il me fut possible à mettre mes affaires en ordre , & nous partîmes pour Paris , après avoir donné des marques de notre

reconnaissance au généreux ami à qui nous avions tant d'obligations.

Arrivés à Paris , nous donnâmes les premiers jours au repos , dont nous avions besoin après tant de troubles & une route de cent lieues ; nous employâmes aussi ce temps à prendre quelques arrangements , pour voir par ordre tout ce que cette Capitale du monde peut offrir de curieux à de jeunes gens arrivés de leur Province : nous eûmes aussi quelques emplettes à faire , après quoi nous nous livrâmes aux plaisirs que nous avions projetés. Celui qui flatta le plus Cécile fut la Comédie Française : elle ne pouvait se laisser d'admirer l'inimitable Actrice qui en fait l'ornement.

Un jour que nous y étions arrivés de bonne heure , j'entendis prononcer mon nom dans une loge voisine ; je me retournai avec la précipitation ordinaire à un homme qui s'entend appeller ; & comme je vis qu'on me regardait sans me parler , je demandai ce que désirait de moi celui qui m'avait appelé : un Monsieur me répondit que c'était lui qu'on avait nommé , & ajouta obligeamment qu'il était flatté de porter le même nom que moi. Cependant cette conformité de noms lui fit faire plus d'attention à ma figure , & il crut y

trouver des traits qui ne lui étaient point inconnus ; plus il me regardait , & plus il se persuadait que nous étions parents : ce qui le porta à me demander poliment de quelle Province j'étais. Je lui appris que j'étais né à Q.... , & fils de Monsieur de V.... , Major du régiment de R..... Vous êtes donc mon neveu , s'écria-t-il en sortant de sa loge pour courir à la mienne ? J'en fis autant de mon côté , & nous nous embrassâmes à plusieurs reprises , avec une effusion de cœur qui intéressa tous les spectateurs. Il me demanda si l'aimable personne qui était avec moi était aussi de la famille ; je lui répondis qu'elle en ferait bientôt : mais le spectacle qui commença nous empêcha de poursuivre nos questions réciproques.

Après la Comédie , mon oncle m'emmena souper chez lui , & m'apprit comme étant sorti très-jeune de la maison paternelle , où on le croyait mort depuis long-temps , & après avoir passé par différents états , il était actuellement attaché au ministère , & occupait une place supérieure. Il me pria de lui donner des nouvelles du pays : il avait vu la mort de son frere dans les papiers publics. Je lui appris celle de ma mere , & la fin tragique de mon malheureux

frere : il marqua beaucoup de sensibilité pour mes malheurs ; mais il ne me parut pas content du mariage que je me proposais. Il eut cependant toutes sortes d'égards pour Cecile , & je n'eus pas lieu de me plaindre de l'accueil qu'il lui fit. Il nous invita à revenir dîner chez lui le lendemain ; nous y allâmes : ses caresses , ses attentions , ses prévenances redoublèrent pour Cecile ; tant de marques d'amitié me firent croire qu'il était absolument revenu de la répugnance que je lui avais trouvé la veille pour notre mariage.

L'esprit , la beauté , la douceur de Cecile auront fait ce changement , me disais-je ; qui pourrait résister à tant de belles qualités ! cette pensée est si naturelle à un amant , que je ne pus m'y refuser. Le nom de niece qu'il lui donna quelquefois servit encore à m'y confirmer.

Cette idée flatteuse , jointe à celle de mon prochain bonheur , m'inspira une gaieté que je n'avais jamais ressentie.

Mon oncle avait rassemblé plusieurs personnes aimables , dont la plupart avaient des talents ; on proposa de faire de la musique : Cecile l'aimait beaucoup , & en savait un peu , je l'enga-

jeai à chanter quelques morceaux qu'elle
savait. Après quelques airs d'opéra, elle
chanta *Jusques dans la moindre chose* ;
cette romance charmante était dans sa
nouveauté , & Cecile la rendait plus
agréable encore : le son de sa voix était
le plus touchant que j'aie jamais en-
tendu : en ouvrant la bouche , sa phy-
sionomie devenait si intéressante , ses yeux
devenaient si tendres , qu'elle portait
la volupté dans tous les cœurs : elle pé-
nétrait jusqu'au fond de l'ame , & y
pénétrait par tous les sens.

Toute l'assemblée parut enchantée ,
mais mon oncle fut ravi, transporté, il
ne voulut pas absolument nous laisser
aller de toute la journée , & après avoir
souper chez lui , il nous renvoya dans
son carrosse.

En rentrant chez nous , nous ne trou-
vâmes point mon laquais , qui compo-
sait alors tout notre domestique ; nous
l'attendîmes en vain pendant deux heu-
res : comme il se faisait tard , nous prî-
mes le parti de nous aller coucher , mais
il se trouva que mon lit n'était pas fait.
Cecile voulut m'aider à le réparer ; nous
y travaillâmes en polissonnant ; quand
elle avait étendu le drap d'un côté , je
le tirais de l'autre : la couverture ne fut
pas mieux ajustée , la courte-pointe fut

mise la tête aux pieds. Enfin, Cecile impatientée prit un oreiller, & me le jeta à la tête ; je la menaçai de me venger, elle se retrancha dans la ruelle : je sautai par dessus le lit, je voulus l'embrasser : en se défendant le pied lui glissa, elle tomba à la renverse sur le lit : son mouchoir s'était dérangé, je ne pus m'empêcher de couvrir de ma bouche ce qu'il laissait à découvert ; la sienne voulut proférer quelques reproches, j'eus soin de l'en empêcher par de nouveaux baisers ; le ton dont elle me les faisait, était plus tendre qu'imposant, & ses tendres plaintes, en expirant sur ses lèvres, se changerent bientôt en soupirs : l'amour qui me donnait des forces, les ôtait à Cecile, & j'abusai ou j'usai de ma victoire.

Dans l'état où étaient nos affaires, ce n'était avancer mon bonheur que de quelques instants, & il m'avait paru plus doux de le devoir à l'amour qu'à l'hymen ; si je l'avais obtenu de l'un, l'autre allait me l'assurer pour jamais. Ce tendre raisonnement, que j'apportai pour excuse aux reproches de Cecile, la calma ; mes vives caresses la rassurèrent, & pour nous éviter la peine de faire deux lits, je la déterminai à partager celui à qui j'avais tant d'obligations.

ion. Aux plaisirs de l'amour succéda un
 sommeil voluptueux ; nous y étions en-
 core ensevelis , lorsque j'entendis mar-
 cher dans ma chambre ; j'entr'ouvris le
 rideau ; quelle surprise & quelle confu-
 sion pour Cecile qui s'était aussi éveil-
 lée ! c'était mon oncle. Mon laquais qui
 était enivré la veille , n'avait pas osé
 entrer & n'était revenu que le matin ;
 il était dans mon antichambre à atten-
 dre mes ordres , lorsque mon oncle était
 venu me demander : comme il imagi-
 nait que Cecile était encore dans son
 appartement , & qu'il n'y avait aucun
 inconvénient à le laisser entrer dans le
 sien , il ne s'y était point opposé.

La confusion où la visite de mon oncle
 me jettait , m'avait interdit ; je ne pro-
 nonçais que la moitié des mots , que
 j'avais bien de la peine à trouver : il prit
 cet embarras pour du sommeil , & me
 conseilla de me rendormir encore une
 couple d'heure , & sortit en me promet-
 tant de repasser au bout de ce temps.

Comme il n'était pas encore jour dans
 ma chambre , je me flattais qu'il ne
 s'était aperçu de rien ; Cecile était in-
 consolable , & se reprochait sa fai-
 blesse , avec les marques d'une douleur
 qui m'accablait : la présence du domes-
 tique lui donnait encore une autre in-

quiétude ; une commission que j'imaginai de lui donner nous tira d'affaires.

A peine fut-il parti, que j'employai toutes les raisons que put me fournir ma tendresse, pour tacher de la tranquilliser ; j'y réussis pour un instant ; mais quand elle vit que mon oncle ne revenait point, elle crut sa honte certaine, & se livra au plus affreux désespoir. Je crus que le seul moyen de le calmer, étoit de réparer le mal qui le causait, en célébrant promptement notre mariage.

Je fis tant de diligence qu'avec un peu d'argent tout fut prêt pour le surlendemain. Cette nouvelle avait apaisé les transports de Cecile, & la trouvant dans un état plus tranquille, je la laissai seule, pour aller apprendre à mon oncle les dispositions que je venais de faire pour la cérémonie, & le prier de vouloir l'honorer de sa présence. Je ne le trouvai point chez lui ; j'appris qu'il étoit à Versailles pour des affaires importantes, & qu'il n'en devait pas revenir avant la fin du mois. Il y avait encore dix jours : dans une autre circonstance ce délai ne m'aurait pas paru assez long pour ne pas attendre son retour ; mais le repos de ma chère Cecile m'étoit trop précieux pour le différer d'un moment. D'ailleurs je ne fus pas

hé , que dans le cas où mon oncle
serait apperçu de quelque chose , il
pût revoir Cecile avant qu'elle fût
dans un état à l'obliger de lui conserver
l'estime qu'il avait marquée pour elle
paravant.

Cependant ma chere Cecile n'avait
eu cet air de satisfaction que donne
l'espérance du bonheur prochain ; je lui
demandai plusieurs fois la raison ,
elle ne put m'en donner aucune , sinon
qu'un secret pressentiment lui faisait
craindre que ce moment heureux ne fût
trop éloigné que nous ne le pensions :
je ne vis , dans cette tendre inquiétude ,
qu'une preuve de l'excessif attachement
qu'elle avait pour moi.

Enfin ce jour si désiré arriva ; comme
je ne connaissais personne à Paris , je
avais assemblé que ceux qui étaient
nécessaires pour servir de témoins : j'a-
vais même été charmé d'écarter cette
compagne importune , qui n'est faite que
pour la vanité , & qui convient si peu à
l'hymen dont l'amour est le ministre :
mon flambeau devait seul éclairer cet
heureux jour. Tout était prêt ; je don-
nai la main à Cecile , & plein d'une
saine gaieté , je la raillais sur ses ter-
reurs paniques.

Hélas ! elles ne tarderent pas à être

justifiées. Comme nous descendions un grand homme se présenta à nous , & me demanda si je n'étais pas Monsieur de V....., & si cette Demoiselle ne s'appellait pas Cecile M.....? peine lui eûmes-nous répondu qu'il ne se trompait pas , qu'il me dit qu'il était chargé de deux ordres du Roi pour nous saisir de nous : il était suivi d'un homme en robe , qui s'annonçait pour un Commissaire & qui était escorté d'une douzaine de gens mal équipés , qui se mirent en devoir de me prendre au collet doucement , leur dit le Commissaire Monsieur a l'air d'un galant homme qui obéira de bonne grace aux ordres que nous avons à lui signifier : je confirmai ce qu'il venait de dire , & je demandai ce que portaient ces ordres : on ne me répondit autre chose , sinon qu'ils leurs enjoignaient de s'emparer de nous.

Comme je n'avais rien qui dût me inquiéter , & que je comptais sur le crédit de mon oncle pour justifier mon innocence , je demeurai dans une pleine tranquillité , & je n'eus d'autre inquiétude que celle de voir retarder un moment que j'avais désiré si ardemment.

Mais , Dieux ! quelle fut ma douleur , lorsque je vis qu'on me séparait

de Cecile ! Il me sembla qu'on m'arrachait le cœur : nous nous tendions tous deux les bras , sans pouvoir proférer une parole ; on la pressa de monter dans un fiacre , & l'on me porta dans un autre , & je l'eus perdu de vue en moins de temps que je ne puis le dire.

Où l'emmenez-vous , m'écriai-je ? je veux la suivre.... Quel pouvoir inhumain nous sépare ? Dieu vengeur ayez pitié de l'innocence opprimée !

Sourds à mes cris , muets à mes questions , ces barbares qui me conduisaient , au lieu de me répondre , pressaient leur voiture d'avancer.

Chaque pas de chevaux , chaque tour de roue m'arrachait l'ame ; je vis que l'on passait les portes de Paris : où prétendez-vous donc me mener ? Quel est mon crime ? Il semblait que je parlasse à des rochers. Enfin , à deux lieues environ , autant que j'en pus juger par les souffrances que j'avais éprouvées , & par la diligence du carrosse , on le fit arrêter , pour me faire monter dans une chaise de poste qui m'attendait ; l'Exempt prit place avec moi , & un des hommes qui nous avait accompagnés nous suivit à cheval.

Au nom de tout ce qui peut vous toucher , Monsieur , dis-je à mon conduc-

teur, lorsque nous fûmes seuls, si vous êtes sensible à la pitié, apprenez-moi ce qu'on va faire de Cecile.

N'ayez point d'inquiétude sur son compte, me répondit-il assez poliment, elle sera bien traitée, & rien ne lui manquera. Ah ! Monsieur, que je vous ai d'obligations. Quand pourrai-je la voir ?

Elle est à présent dans un Couvent, ajouta-t-il ; sa pension y est assurée pour sa vie, & je doute qu'il vous soit jamais permis de la revoir. Jamais, m'écriai-je ! A ce mot affreux il me sembla que le fil de ma vie, qui tenait encore à Cecile, & qui à mesure que je m'en étais éloigné, s'était étendu avec les plus cruelles souffrances, se rompit tout-à-coup par une secousse violente : je tombai dans un évanouissement dont je ne revins que long-temps après ; car en ouvrant les yeux je me trouvai à B..... qui est à trente lieues de Paris. Ce fut là que l'Officier de Police qui me conduisait me signifia que l'ordre dont j'étais porteur m'en exilait, & me conduisait à Q....., lieu de ma naissance. Lorsque j'y fus arrivé, j'écrivis mon infortune à mon oncle ; mais après plusieurs lettres, j'en reçus une réponse, où il y avait plus de politesse qu'

de sensibilité : il conjecturait que des personnes d'autorité , par zele pour mes intérêts , ayant appris le mariage peu convenable que j'étais sur le point de faire , & désespérant de pouvoir réussir par la voix de la persuasion , avaient employé leur crédit pour le rompre , & que le seul moyen de faire changer mon sort , était d'y renoncer.

D'y renoncer , m'écriai-je ! je renoncerais plutôt à la vie.

De quelle autorité peut-on empêcher qu'un homme libre s'unisse , par les saints nœuds du mariage , avec une femme vertueuse , qu'il aime , & dont il est aimé ? Les Loix sont-elles faites pour protéger , ou pour opprimer les Citoyens ? L'intérêt même de l'état ne le demande-t-il pas ?

Plein de ces idées , j'écrivis au Ministre un long mémoire , dans lequel je mis peut-être trop de chaleur ; quoiqu'il pût en arriver , j'en attendais la réponse : au bout de peu de jours j'en reçus une de mon oncle , qui m'apprenait que le manque de respect qui se trouvait à chaque ligne de mon mémoire était regardé comme un crime de leze-Majesté , en la personne de son Ministre , & qu'il ne me restait que le temps de fuir , si je

ne voulais être enfermé pour le reste de mes jours.

Je ne puis me rappeler tout ce que je dis en apprenant cette affreuse nouvelle : l'emportement & la fureur le dictèrent sans doute.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre ; je pris ce que j'avais de plus précieux , & après avoir , encore une fois , recommandé le soin de mes affaires à mon ancien ami , je partis pour B..... J'y trouvai un vaisseau prêt à faire voile pour la Hollande : comme le choix du pays m'inquiétait peu , je m'y embarquai , & nous partîmes le soir même.

Après cinq jours d'une navigation heureuse , nous arrivâmes à Amsterdam ; ce magasin de l'Europe , cette ville si florissante ne fit sur moi aucune impression ; tous les lieux où je ne trouvais pas Cécile étaient pour moi des déserts.

Je parcourus quelque temps les villes les plus célèbres de la Hollande , avec la même indifférence : accablé de tristesse & d'ennui , je résolus d'aller en Angleterre , & j'y traînai encore avec moi la tristesse & l'ennui.

La vapeur épaisse qui couvre cette île augmenta ma mélancolie ; tout me déplaisait ; la compagnie m'était à char-

ge ; la solitude m'était affreuse ; la lumière me faisait peine ; les ténèbres m'affligeaient ; tout m'était odieux : enfin je me devins insupportable à moi-même , & je résolus de me délivrer de cet état affreux. Une faible lueur d'espérance me retenait encore , lorsque je reçus une lettre de mon ami , à qui j'avais écrit depuis mon arrivée à Londres pour savoir des nouvelles de Cecile ; cet écrit fatal m'apprenait qu'elle avait pris le voile dans le Couvent où on l'avait enfermée peu de jours après notre séparation ; qu'en faveur de la ferveur qu'elle avait montrée , on avait abrégé son année de Noviciat , & qu'elle venait de prononcer ses vœux.

Ce coup m'abasourdit ; je ne sentis point cette douleur aiguë que j'avais éprouvée aux différents malheurs que j'avais essuyés ; sans doute la faculté de sentir était épuisée en moi , & je ne me trouvais des forces que pour accomplir le funeste dessein que j'avais formé depuis long-temps.

Ma douleur ne manqua pas de me fournir des sophismes qui justifiaient ce funeste dessein ; quel que soit l'amour de la vie , une douleur continue l'affaiblit peu à peu , & le désespoir l'éteint tout-à-fait.

Lorsque je me fus arrêté à cette terrible résolution , je sentis un calme intérieur que je n'avais pas éprouvé depuis long-temps. J'étais alors à Douvres ; je m'avançai vers le port , d'un pas ferme & d'une ame tranquille. En jettant mes regards sur les côtes de France , un soupir douloureux sortit du fond de mon cœur , quelques larmes vinrent mouiller mes paupieres ; je m'assis sur le rivage , la tête appuyée sur ma main , je regardais fixement la mer qui allait être mon tombeau : elle était tranquille ; un vent frais en agitait doucement la surface , & amenait à pleines voiles une barque qui paraissait venir de Calais. Hélas ; me disais-je ! ce sont peut-être de malheureux proscrits , qui fuient , comme moi , leur patrie : cette pensée m'intéressait pour cette barque , à mesure qu'elle approchait : la pitié , cette vertu des malheureux , suspendait le sentiment de mes maux. Cependant la barque n'était plus qu'à une demi-lieue de la côte , lorsqu'un nuage noir , qui venait derrière moi , obscurcit tout-à-coup le soleil ; le vent , qui s'était rafraîchi peu à peu , souffla bientôt avec fureur ; les flots écumants venaient à briser , en mugissant , au pied de la levée où je m'étais assis : les vagues , qui

portaient quelquefois la barque jusqu'aux
vagues , la faisaient à l'instant disparaître
à mes yeux , & je la croyais engloutie
dans les abîmes de la mer.

Telle est , me disais-je , la vie des
faibles humains ; le calme leur prépare
sans cesse des tempêtes. La malheureuse
barque était quelquefois prête à entrer
dans le port ; j'étendais mes bras comme
pour la retenir : il semblait que mon
cœur s'ouvrait pour la recevoir ; mais le
flot qui l'avait apportée la remenait à
l'instant en pleine mer , & mon cœur se
refermait avec douleur. Enfin une vague
plus forte que les autres la jeta dans
l'avant-port , mais avec tant de violence
ce , qu'elle se brisa contre la jettée : le
cri de la barque , & les cris de ceux qui
étaient enfermés dedans , me percerent
l'ame , je me prosternai à genoux , &
tendant les mains vers le Ciel : Dieu ,
m'écriai-je avec transport , sauvez ces
malheureux.

Cependant la barque enfonçait sensi-
blement ; les vagues étaient si agitées ,
même dans le bassin , que personne n'o-
sait s'y jeter pour la secourir. Un ca-
ble qui se trouva à mes pieds me four-
nit une idée dont je bénis le Ciel ; j'en
pris un bout , & me précipitai avec
dans la barque ; un matelot , qui avait

pénétré mon dessein, mit aussi-tôt le pied sur l'autre bout ; heureusement le cable se trouva assez long, je l'attachai au beaupré, & tous ceux que la compassion avait attirés sur le port, émus par cette action, mirent la main à l'œuvre, & remorquerent la barque jusques dans le second bassin. J'étais descendu dedans pour y secourir ceux dont les cris m'avaient touché ; le premier objet qui me frappa fut une femme évanouie, tenant un enfant dans ses bras ; je courus à elle ; peignez-vous ma situation, si vous le pouvez, c'était Cecile. O bonté divine, qui avez consacré mes jours contre mes propres fureurs ! ce sentiment de générosité que j'avais éprouvé était votre ouvrage : pouviez-vous mieux le récompenser ?

Mon premier mouvement fut de prendre dans mes bras Cecile & l'enfant qu'elle tenait sur son sein ; je les portai à terre, saisi de crainte & de joie ; j'étais hors de moi-même, je demandais du secours à tout ce qui m'environnait.

Les termes les plus tendres, que j'employais pour rappeler ma chère Cecile à la vie, furent long-temps inutiles, ainsi que mes soins. Enfin elle donna quelque marque de sentiment.

Quelle fut sa surprise, en ouvrant les

eux, de se voir entre les bras de son
 mant ! Le saisissement qu'elle éprou-
 ait l'empêchait de proférer une pa-
 role ; mais me passant au col le bras qui
 restait libre , elle appuya sa tête sur
 mon cœur , & demeura dans cette si-
 tuation. Je la portai dans la maison la
 plus voisine , à la sollicitation de celui
 qui elle appartenait , & qui s'était at-
 tendri sur cette scène touchante : il était
 français , & à son accent je jugeai
 qu'il était de ma Province.

Nous mîmes Cecile au lit ; la fièvre
 prit un moment après : j'étais à son
 chevet, suffoqué par les larmes & les
 sanglots que je m'efforçais de retenir.
 Cecile s'en aperçut : pourquoi me ca-
 cher vos pleurs , me dit-elle en me re-
 gardant avec des yeux dont la tendre ex-
 pression n'était point éteinte par la souf-
 france ? pourquoi me priver du plaisir de
 me voir si parfaitement aimée ? Mes lar-
 mes coulent aussi-bien que les vôtres ,
 mais elles ne sont que de tendresse ; je
 ne me sens aucune inquiétude pour mes
 vœux : ils me sont cependant bien chers,
 l'on est bien attaché à la vie , quand
 on y tient par les liens de l'amour & de
 la nature. Ce fils est à vous , ajouta-
 elle en me montrant l'enfant qui avait
 été trouvé dans ses bras , & qu'on avait

mis à côté d'elle ; en même temps elle me le présenta : je le pris dans mes bras , il me tendait les siens comme pour me caresser. C'est , continua-t-elle le fruit d'une nuit de plaisirs , qui nous a coûté bien des larmes ; à ce mot , des sentiments confus , que l'agitation que j'avais été jusqu'alors m'avait empêché de démêler , se développèrent tout à coup dans mon cœur ; je sentis le plaisir d'être père , d'être époux , d'aimer , d'être aimé : une satisfaction douce , tendre , voluptueuse , inexprimable vint effacer le souvenir de mes peines & s'empara de mon cœur. La joie y naissait à mesure que la santé de Cecile se rétablissait : elle fut bientôt telle que je pouvais la souhaiter , & les bons soins que nous donnerent les honnêtes gens qui nous avaient si généreusement offert leur maison , y contribuèrent beaucoup. Ils s'étaient attachés à nous si fortement , qu'ils ne pouvaient nous entendre parler de les quitter , sans se troubler véritablement.

Nous nous étions fait mille questions qui avaient toujours été suspendues par la crainte de fatiguer Cecile , ou interrompues par l'empressement de lui donner de nouvelles marques de tendresse. Quand l'une & l'autre de ces deux

mes larmes furent un peu calmées, je la
 hâtai de m'apprendre tout ce qui lui
 était arrivé depuis le moment de notre
 séparation.

Vous vous rappelez, cher ami, me
 dit-elle, ce fatal moment où l'on m'ar-
 racha de vos bras ; je fus conduite au
 château de L....., sans avoir pu, pen-
 sant tout le chemin, tirer de la bouche
 de mes conducteurs un seul mot qui pût
 donner le moindre éclaircissement sur
 mon sort. Arrivée dans cette retraite,
 je demandai si je ne pouvais pas écrire à
 Monsieur D. V. votre oncle : on me dit
 que j'étais libre de le faire : je me hâtai
 de lui apprendre votre situation & la
 mienne ; je fis sur le champ porter ma
 lettre chez lui, & j'en envoyai une pa-
 reille à Versailles, en cas qu'il y fût. Je
 ne vis arriver une heure après : il avait
 composé son visage, l'art y broyait les
 couleurs de l'attendrissement & de la
 douleur : j'ignore, me dit-il d'un air pé-
 nétré, quel est le crime de mon neveu ;
 mais j'ai trouvé, pour la première fois,
 le Ministre inflexible à mes prières,
 lorsque je l'ai conjuré de daigner répan-
 dre sur lui un rayon des bontés qu'il
 avait toujours eues pour moi. Sans cette
 même bonté, m'a-t-il répondu avec
 une dureté qui ne lui est pas ordinaire,

votre neveu serait renfermé pour le reste
 de ses jours. Je n'ai osé insister dans ce
 moment , & j'ai résolu d'attendre un
 instant plus favorable : je lui ai seule-
 ment parlé de vous dans des termes
 propres à l'intéresser : la jeune personne
 m'a-t-il dit , n'est coupable de rien : une
 lettre de cachet qui la consigne dans le
 Couvent est moins pour l'y retenir , que
 pour la mettre à l'abri des accidents
 qui peuvent arriver à une jeune fille sans
 expérience , abandonnée à elle-même
 au milieu de Paris ; mais puisque vous
 vous y intéressez , je vous laisse le soin
 de la prendre chez vous , & d'en avoir
 soin.

Je viens , continua votre oncle ,
 vous faire part de l'état où sont les choses :
 je connais le Ministre , & je me flatte
 qu'avant peu nous obtiendrons la
 liberté de mon neveu.

Je penchais pour rester dans le Couvent ;
 mais il me fit tant d'instances d'ailleurs
 j'imaginai qu'étant sans cela auprès de lui ,
 je serais plus à portée de vous servir , &
 cette pensée me déterminâ à le suivre :
 il me fit préparer un appartement honnête
 & commode ; rien n'y fut oublié.

L'espérance que votre oncle me fit
 fait concevoir de nous revoir bientôt
 mettait

mettait le comble à ma reconnaissance ,
 & me faisait lui prodiguer mille caresses
 innocentes ; qu'il osa interpréter autrement.
 Il vint me trouver un matin ; j'étais
 encore couchée , mais j'étais sans in-
 quiétude , & comme sans contrainte ,
 avec un homme que je regardais comme
 mon pere : ils s'asit sur le bord de mon
 lit , je l'embrassai tendrement , à mon
 ordinaire ; écoutez , Cecile , me dit-il
 en me regardant avec les yeux animés ,
 vous avez de l'amitié pour moi , com-
 me j'ai lieu de le croire , à quoi bon
 vous contraindre ? Je fais tout ce qui
 est passé entre vous & mon neveu : si
 j'ai en assez d'honnêteté pour ne vous
 jamais parler , j'ayez assez de recon-
 naissance pour m'en avoir gré.
 Ce discours m'avait glacé le cœur :
 moi , belle Cecile , je vous aime ,
 continua-t-il en essayant de me prendre
 dans ses bras , que je repoussai avec in-
 dignation.... Ah ! le monstre , m'écriai-je
 avec fureur ! Cette exclamation , qui
 échappa , suspendit le récit de Cecile ,
 parut la jeter dans un trouble dont
 je ne pus concevoir la cause : elle resta
 muette.
 Eh bien , Cecile ! continuez , lui
 dis-je ; est-ce que vous n'êtes pas indi-

gnée, comme moi, de l'outrage que ce scélérat voulait vous faire ? Hélas ! me répondit-elle avec un soupir profond, je le suis mille fois plus que vous. Elle essaya de reprendre son récit, mais ce n'était plus avec la même abondance ; elle avait un air de contrainte qui ne lui était pas naturel. Je lui en demandai la raison avec douceur : je me sens fatiguée, me répondit-elle, si vous voulez m'accorder un peu de repos, j'en continuerai après. Ah, Dieu ! Cecile, je le veux ! Ai-je jamais eu d'autre volonté que la vôtre, & fera-t-il jamais en moi de ne pas vouloir ce que vous voulez ! Je tirai les rideaux, & je passai dans une chambre voisine, où je me livrai aux plus tristes réflexions.

Quoi ! me disais-je, en me rappelant la dureté de ma mère, la haine de la funeste mort de mon frère, mon sort est donc de me voir toujours outragé par les personnes qui doivent m'être les plus chères ! la nature est-elle muette pour toute ma famille, tandis qu'elle parle dans mon cœur avec tant d'empire ? mon sort sera-t-il toujours révolté contre moi ?

Je restai quelque temps partagé entre ces accablantes réflexions & le désir d'apprendre la suite de mes malheurs.

J'entrai doucement dans la chambre

de Cecile ; elle m'entendit & m'appella : je m'approchai d'elle en tremblant ; elle me tendit la main , & je lui donnai la mienne , qu'elle trouva brûlante. Pourquoi vous vois-je dans cet état , me dit-elle ? le plaisir de nous voir réunis pour jamais ne doit-il pas effacer entièrement l'impression triste de nos malheurs passés ? Pourquoi vous affliger ? Pour moi , je vous aime assez pour que votre présence me console de tout : ne m'aimez-vous pas de même ?

Je portai sa main , que je tenais , sur mon cœur , & je l'appuyai avec force , pour lui exprimer combien il était à elle ; elle ne me répondit que par la même action : serrés l'un contre l'autre , nos yeux , pleins de feu & de tendresse , étaient les organes de nos sentiments , & nos soupirs en étaient les seuls interprètes : dans cette situation on n'ose rompre un silence si éloquent , crainte de le profaner par la langueur de l'expression.

Je desirais , & n'osais prier Cecile de continuer le récit qu'elle avait commencé ; mais elle s'aperçut de l'impatience que j'avais de l'entendre ; & après m'avoir fait promettre d'être plus tranquille , elle continua.

C'est en vain que vous vous flattez

de revoir D. V., ajouta votre oncle. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vous le rendre ; j'ai même pensé me perdre plusieurs fois par mon empressement indiscret. J'avais lieu cependant de concevoir de prochaines espérances, mais ce malheureux vient de renverser tous les moyens que j'avais préparés depuis si long temps. Lisez ; ajouta-t-il en jetant sur mon lit un papier que je reconnus pour être de votre écriture : c'était le mémoire que vous aviez écrit au Ministre ; je le trouvai, en effet, plein d'une vivacité peu respectueuse. Votre oncle, en appuyant sur la plupart des termes auxquels je n'avais pas fait toute l'attention nécessaire, me fit remarquer combien ils étaient injurieux, & me dit que ce manque de respect envers un Ministre était regardé comme un attentat à l'autorité suprême, & traité de crime de leze-Majesté ; qu'on allait délivrer un nouvel ordre pour vous faire enfermer dans un cachot le reste de vos jours.

Il ne reste donc aucun moyen de se sauver, m'écriai-je avec désespoir. Il en est encore un ; reprit-il ; il pourra en coûter bien cher, mais je veux vous prouver à quel point je vous suis attaché.

Je vais écrire à D. V. le malheur qui
 le menace , & lui conseiller de sortir du
 Royaume sur le champ ; vous sentez que
 je trahis mon ministère , & que je suis
 perdu si cette démarche est découverte ;
 mais n'importe , continua-t-il , je
 suis trop heureux si ce sacrifice peut vous
 éprouver ma tendresse , & il sortit.

Je demeurai dans une situation bien
 cruelle : la crainte que l'avis ne vous fût
 venu trop tard , l'horreur que m'avait
 inspiré la passion de votre oncle , la re-
 connaissance à laquelle il me forçait par
 sa générosité , m'agitaient tour à tour ,
 & me tenaient dans une perplexité ac-
 cablante. Je passai la journée dans cet
 état affreux, sans entendre parler de votre
 oncle ; le lendemain il me fit dire qu'il
 me priait de passer dans son apparte-
 nement, d'où il ne pouvait pas sortir, parce
 qu'il était incommodé : l'impatience
 d'apprendre s'il avait exécuté ce qu'il
 m'avait promis , m'y fit voler sur le
 champ.

Soyez tranquille , belle Cecile , me
 dit-il en entrant, mon trop heureux ne-
 veu aura le temps de se sauver ; je viens de
 lui écrire , selon que j'en étais convenu
 avec vous : la lettre vient de partir , &
 l'ordre que vous redoutez ne sera envoyé

que l'ordinaire prochain, ce qui met quatre jours de distance.

Je me jettai à ses pieds pour le remercier, il me releva, & me prit dans ses bras, de façon à m'obliger encore de m'en arracher avec violence, & je me retirai dans un coin de la chambre que je n'osais encore quitter par ménagement, crainte que l'ordre ne fût parvenu à la poste, qui ne devait pas encore être partie.

Nous étions chacun à une extrémité de la chambre: nous gardions un profond silence: il avait les yeux attachés sur moi, je n'osais lever les miens. Il avait déjà long-temps que nous étions dans cette situation: enfin, me disant je ne dois donc rien espérer du temps de mes soins; rien ne pourra vous faire renoncer à celui que vous aimez (comme s'il eût craint de prononcer le mot de son neveu:) répondez-moi sans crainte, & ouvrez-moi votre cœur. . . . Non Monsieur, je perdrais plutôt mille fois la vie. . . . Mes sanglots me coupèrent la parole. . . . Je suis donc bien malheureux d'avoir fait ce que je viens de faire. . . . Quoi! Monsieur, m'écriai-je, en me jettant à genoux dans la place où j'étais, & en joignant les mains vers lui, sans oser m'en approcher! pourriez-vous

vous reprocher d'avoir sauvé votre neveu ? regretteriez-vous d'être mon pere & notre protecteur ? la générosité fût-elle jamais suivie du repentir ? Non , chere Cecile , me dit-il en me faisant signe de me relever , & n'osant plus m'approcher , crainte de m'effrayer : je ne me repens pas , encore une fois , soyez tranquille , le peu de mots qui viennent de m'échapper ne doivent point vous inquiéter , ils ne doivent causer de peines qu'à moi-même.

Depuis ce moment votre oncle vécut avec moi dans la plus grande circonspection ; mais quelque effort qu'il fit pour cacher ses sentiments , sa passion malheureuse perçait à travers sa retenue ; une profonde tristesse s'empara de lui , & altéra peu-à-peu sa santé : elle le trouva bientôt si faible , qu'il se vit obligé de garder le lit ; une fièvre lente ne le quitta plus. Son mal augmenta de jour en jour ; & au bout de trois mois de langueur , nous le vîmes à l'extrémité.

Il m'envoya chercher un matin , & après avoir fait retirer tout le monde : approchez-vous , ma chere niece , me dit-il d'une voix mourante ; je sens que je vais paraître devant mon Juge , je dois songer à l'appaiser ; & c'est par l'a-

veu honteux des coupables excès auxquels ma passion aveugle m'a porté, que je dois commencer à le fléchir.

J'ai surpris la religion du Ministre, & j'ai abusé indignement de sa confiance, pour faire exiler mon neveu, dans l'espérance criminelle de vous enlever de ses bras.

Cet horrible début m'arracha une exclamation, qui peignait toute l'impression qu'il faisait sur mon cœur.

Je sens, continua-t-il en me faisant signe de l'écouter, ce que peut produire sur une âme pleine de candeur, comme la vôtre, tout l'emportement & la noirceur de la mienne. J'ai intercepté le mémoire adressé au Ministre, & que vous ai montré la pitié que j'ai feinte pour mon neveu, & la générosité que je vous ai montrée, en lui donnant avis de se sauver, était le but où tendaient toutes mes démarches : je n'avais d'autre dessein que de l'éloigner pour jamais. J'ai fait plus, pour le déterminer à renoncer à vous, j'ai écrit à son ami que vous aviez fait vos vœux dans le Couvent où l'on vous avait enfermée : j'ai engagé cet ami à lui apprendre cette nouvelle avec précaution, c'est-à-dire, de lui enfoncer doucement le poignard dans le cœur.

Voilà , continua-t-il en fondant en larmes , les excès cruels où m'a porté une passion criminelle , & l'état où vous me voyez en est le fruit , mes remords me déchirent , & sont cent fois plus cruels que les maux que j'éprouve : Dieu , sans doute , en est touché , puisqu'il va bientôt les finir. Je sens que je n'ai que peu d'instants à vivre : je vais en profiter pour réparer , s'il se peut , tous les maux que j'ai faits à mon neveu.

Un Notaire qu'il avait demandé entra , & je me retirai , le cœur déchiré d'horreur & de compassion.

J'appris peu d'heures après , par les émissiers dont la maison retentit , que cet infortuné venait d'expirer , en prononçant votre nom & le mien.

La révolution que j'avais éprouvée dans une situation aussi cruelle , m'avait causé des secousses violentes dans tout le corps : j'en sentis bientôt les effets par les douleurs qui m'annoncerent un prochain accouchement , quoique je ne fusse enceinte que de sept mois : il fut heureux , & n'eut d'autres suites que celles qui sont indispensables.

Je profitai du temps qui me restait pour donner tous les soins nécessaires à nos intérêts. J'écrivis à votre ami un long détail de tout ce qui s'était passé ,

je le priai de me donner de vos nouvelles ; il m'apprit qu'il venait d'en recevoir de vous-même , que vous étiez en Angleterre , & que , suivant les conseils de votre oncle , il avait remis jusqu'à ce moment à vous apprendre la fatale nouvelle dont il venait de vous faire part , & qu'il vous eût épargné la peine qu'elle allait vous causer , s'il eût reçu ma lettre deux jours plutôt.

Je me trouvai assez de force pour aller vous joindre , continua Cecile : je me rendis à Calais , d'où je trouvai le paquebot parti. Pour ne pas perdre temps je fis mettre une barque à la voile , vous savez le reste , puisque c'est à vous mon cher D. V. que je dois la vie : Ciel , sans doute , vous y avait conduit exprès. Cecile frémit quand elle apprit le dessein qui m'y avait amené ; mais les temps étaient bien changés , la vie m'était devenue trop chère & trop précieuse , pour qu'il pût lui rester les moindres craintes. Le temps affaiblit seulement la douleur & les impressions tristes ; il en laisse toujours une trace : c'est au bonheur seul qu'il est réservé de les effacer entièrement.

Quand Cecile fut entièrement rétablie , je lui proposai d'achever mon union qui avait si malheureusement été

tardée ; je fus étonné de ne lui pas voir l'empressement auquel je m'étais rendu : plus je la pressai , & plus je la trouvai d'éloignement. Je ne pouvais concevoir la cause de cette répugnance , car j'aurais plutôt douté de mon existence que de son amour : elle était dans une tristesse profonde , je la surprénais quelquefois toute en larmes ; mes prières , mes pleurs , mon désespoir , rien ne put arracher le fatal secret renfermé dans le fond de son cœur.

J'étais dans une perplexité d'autant plus accablante , qu'il ne s'offrait à mon esprit aucune idée raisonnable , lorsque le hasard m'en tira.

J'étais sorti pour quelques emplettes , j'en rencontrai , auprès de la poste , le domestique qui nous servait ; il y portait une lettre qu'il tenait à la main ; je lui demandai : elle était de Cecile , de cet ami qui l'avait élevée.

Dans l'état où j'étais , tout ce qui pouvait m'apporter quelque éclaircissement m'intéressait trop pour le négliger ; je dis au domestique que je la mettrais moi-même à la poste , où j'allais , & qu'il pouvait s'en retourner ; aussi tôt qu'il fut éloigné , je l'ouvris , & j'y lus ces mots :

Gardez-vous , cher ami , de révéler

jamais à D. V. le fatal secret que je vous ai confié; tout involontaire que soit mon malheur, je perdrais peut-être son cœur, & je n'y survivrais pas.

Le reste de la lettre ne parlait que des marques de sa tendresse & de sa mienne.

Quel mystère affreux renferment ces mots : tout involontaire, que soit mon malheur. Il s'éleva une agitation dans mon ame, que j'eus toute la peine du monde à dissimuler : je la cachai cependant quelques jours ; mais ne pouvant plus y tenir, je résolus de m'éclaircir à quelque prix que ce fût. Quel que pût être mon malheur, il ne pouvait rien ajouter à l'état où m'avait réduit mon inquiétude : j'affectai l'air de la grande tranquillité, & avec ce ton je touche toujours un cœur qui nous aime. Je ne suis donc plus votre ami, dis-je à Cecile avec un profond soupir ? puisque j'ai perdu votre confiance, j'ai, sans doute, aussi perdu votre amitié ? Ah ! Cecile, vous avez des secrets que vous craignez de confier à mon cœur... Elle allait me rassurer ; mais sans lui donner le temps de prendre la parole, un autre l'a mieux connu que vous, ce cœur qui n'aura jamais une pensée, un desir, un sentiment qui ne soit pour vous, qui voudrait

oudrait être confondu pour le vôtre ;
 n autre lui a rendu plus de justice , &
 a pas cru qu'il fût capable de vous im-
 ter un malheur involontaire.... A ce
 ot , Cecile pétrifiée , me regarda
 ec des yeux où étaient peintes la sur-
 ise & la crainte : sa bouche était ou-
 erte , mais les paroles se refusaient à
 confusion des différents mouvements
 i agitaient son ame. Oui , Cecile ,
 ntinuai-je , en lui serrant les mains affec-
 ueusement , & en attendrissant encore
 son de ma voix , pour achever de dé-
 miner son cœur ébranlé ; oui , Ceci-
 je fais tout , & si j'ai quelque re-
 che à vous faire , c'est d'avoir été
 ez injuste pour croire qu'un malheur
 votre cœur n'a point eu de part , pût
 as faire perdre le mien. Vous pouvez
 croire , que mon cœur n'y a point eu
 part , s'écria-t-elle douloureusement ,
 os oser lever les yeux sur moi. -- Eh
 en , pourquoi ne m'avoir pas.... ?
 Hélas ! interrompit-elle , c'était mon
 sein ; mais à l'instant où je commen-
 ai à vous apprendre la funeste passion
 votre oncle , vous jettâtes un cri de
 eur qui me glaça le sang , & ren-
 ma dans le fond de mon cœur ce fa-
 secret qui allait m'échapper : vous
 uvez vous rappeler mon trouble , je

vous priai de m'accorder un instant de repos , mais que j'en étais éloignée. Jamais je n'avais été dans une si cruelle agitation : si quelque chose put la calmer , ce fut la nécessité où j'étais de vous paraître plus tranquille à votre retour , & de me préparer à vous déguiler le reste du récit que j'avais à vous faire.

Je me rappelle parfaitement tout ce que je lui dis-je avec impatience de ne point apprendre ce que je brûlais de savoir. Eh bien ! continua-t-elle , vous vous souvenez comment votre oncle m'apprendit qu'il n'y avait plus d'espérance de vous sauver , depuis le mémoire que vous aviez adressé au Ministre : avec quelle force il me peignit votre prétendu crime , une prison éternelle en devait être la moindre punition. L'image effrayante d'un cachot obscur vint se présenter à mon esprit , & le saisir de tant d'horreur , que je tombai sans connaissance sur mon lit.... -- Eh bien , Cecile ! -- Osa , le scélérat.... mais pourquoi m'obliger à vous retracer un moment affreux dont le souvenir m'accable..... Ceci était couverte de larmes , & paraissait étouffée par le sentiment de la douleur. J'étais demeuré immobile , & j'avais le cœur mort. On vint nous tirer de cette léthargie , par une nouvelle encore

effreuse : notre enfant était tombé dans
 des convulsions qui faisaient tout crain-
 dre pour ses jours : nous courûmes ; un
 chirurgien qu'on avait appelé calma
 la violence de son mal, & promit de le
 guérir dans peu de jours. Quand nos inquiétudes furent cessées
 de ce côté-là : avais-je tort, me dit Ce-
 cile, de vous cacher ce secret affreux ?
 Est-on maître de sa sensibilité ? Hélas !
 une répugnance, souvent involon-
 taire.... Je me hâtai de la rassurer par
 tout ce que l'amour put m'inspirer de
 tendre, & je sentis que les mouve-
 ments de mon cœur se calmaient par les
 moyens que j'employais à tranquilliser
 le sien.

Le flambeau de la raison parvint à
 dissiper le reste des nuages qui l'envelop-
 paient, & je pressai Cecile de nouveau
 de hâter notre union ; mais je la trouvai
 plus ferme que jamais dans sa première
 résolution.

Si j'ai refusé d'être votre épouse,
 lorsque vous ignoriez l'obstacle qui s'y
 oppose, comment pouvez-vous croire
 que vous m'y verrez consentir, lorsque
 je ne pourrais entrer dans votre lit sans
 mourir de confusion ? Le tendre nom
 d'époux serait pour vous une injure ;
 non, mon cher D. V. je ne consentirai

point à votre honte : je serai toujours , auprès de vous , une amie tendre , une amante empressée ; nous vivrons unis par les liens du cœur : les chaînes de l'amour ne sont-elles pas plus douces que celles de l'hyménée ? Ce fut en vain que j'employai tout ce que je crus propre à la séduire , elle fut inébranlable.

Il me restait un moyen , & il eût été sans doute victorieux ; c'était la nature que je voulais faire parler ; sa voix eût sans doute , triomphé ; la nécessité de donner un état à notre fils l'eût déterminée ; mais il nous fut enlevé par le même accident qui avait déjà causé nos alarmes.

Rien ne nous retenant plus en Angleterre , après avoir marqué notre reconnaissance à nos hôtes , nous nous disposâmes à retourner en France. Nous offrîmes nos services à ces honnêtes gens ; ils nous répondirent que rien ne les y intéressait plus qu'une fille , qu'ils y avaient laissée dans sa plus tendre enfance , & dont ils n'avaient point eu de nouvelles depuis douze ans qu'ils menaient une vie errante & agitée : ils nous en firent un portrait bien touchant. Après avoir passé par toutes les horreurs de la misère , ils étaient parvenus depuis un mois à obtenir un très-petit en-

moi, qui leur fournissait alors de quoi
subsister.

Cecile n'avait pas cessé d'avoir les
yeux attachés sur eux pendant tout leur
séjour ; il semblait que ce fût son cœur,
plutôt que ses oreilles, qui les écoutait.
Elle s'était approchée de moi, je m'é-
tais appuyé sur elle, comme si, en
nous serrant l'un contre l'autre, nous
aurions pu mieux unir notre attention,
et ressentir plus fortement l'intérêt que
nous éprouvions : le mien avait été si
vif, que j'avais le cœur ferré comme
dans un étau.

Et où est cette fille infortunée, de-
manda Cecile avec agitation ? Nous l'a-
vons laissée à Q , entre les mains
d'un ami, qui a été assez généreux pour
se charger de son éducation... Et cet
ami s'appelle ? D.... Ah, ma mère ! ah,
mon père ! s'écria Cecile en se jettant à
mon cou.

En avais fait autant ; ils étaient de-
venus immobiles, la rapidité de leurs
sentiments leur avait ôté la faculté de
s'exprimer. Cecile ravie, transpor-
tée, se jettait tantôt dans les bras de
son père, tantôt dans les miens ; elle
s'en arrachait, pour se précipiter dans
les bras de sa mère, qu'elle étouffait de
ses baisers.

Un spectateur indifférent, s'il est possible qu'il y en ait pour une scène si touchante, aurait eu peine à juger par ses regards, ses expressions, ses caresses, lequel de nous trois était le plus cher à son cœur.

Après tant de peines, tant de malheurs, quelle joie ! quel ravissement ! Non, cet état n'est compréhensible que pour ceux qui l'ont éprouvé.

Des pleurs délicieux d'attendrissement & de joie coulaient sur nos joues : ce n'était plus ces larmes amères de douleur & du désespoir : elles étaient douces comme la rosée du ciel ; c'était l'aurore de nos beaux jours, un soleil nouveau se levait pour nous, la douce chaleur de ses rayons échauffait nos cœurs, & y faisait germer l'aimable espérance : elle n'a point été trompée.

De retour dans notre patrie, nous vivons, également éloignés de la misère & de l'opulence, sans ambition, sans envieux, sans desirs & sans dégoûts, sans inquiétude & sans ennuis. Nous jouissons d'une félicité parfaite, & la source en sera sans doute inépuisable, puisqu'elle est au fond de nos cœurs.

HISTOIRE

D'ADRIENNE LE C...

Adrienne naquit à Fismes, dans le sein de la misere, en 1690. Son pere, qui avait autrefois éprouvé un meilleur sort, se lassa de la rigueur de celui qui le persécutait. Le germe des heureuses dispositions qu'il découvrait en sa fille lui firent concevoir les esperances d'une meilleure fortune, & le determinerent à la présenter à une troupe de Comédiens qui allaient en Flandres. Adrienne leur récita quelques vers du Cid, que son pere lui avait appris; les graces naturelles avec lesquelles elle les débita, son air doux & modeste, plurent généralement à toutes les Comédiennes, & enchanterent le Directeur, qui la reçut avec transport & qui accorda même à son pere la permission de la suivre.

Elle se forma bientôt au théâtre, & fit voir dès-lors les premieres étincelles du talent qu'elle a porté depuis à un degré si supérieur.

Son jeu était simple & vrai, elle dédaignait sur-tout cette subtile manie de

mettre de la finesse dans un mot, de déclamer jusqu'à une virgule, cet art trop recherché & trop souvent applaudi, qui surprend quelquefois & qui ne touche jamais. Son geste, qu'elle n'étudiait point au miroir, était l'expression de la nature, & sa déclamation en était l'organe.

Une seule actrice, que l'on voit trop rarement sur le théâtre, a connu, depuis elle, ce vrai pathétique, ce cri de la nature, qui peut seul en porter la voix dans les cœurs. L'esprit n'est pas fait pour rendre le sentiment; à présent on applaudit beaucoup à la Tragédie, mais on n'y verse plus de larmes.

Adrienne, qui avait parcouru plusieurs Provinces, vint se fixer à Strasbourg après avoir perdu son père; elle était encore si jeune, que son cœur jusqu'alors avait été exempt des troubles de l'amour, dans une profession qui semble lui être consacrée.

Le Baron D....., jeune Officier du Régiment de Picardie, fut le premier qui l'assujettit à la loi commune; la sympathie agissant sur leurs cœurs, ce penchant fut bientôt réciproque, & ils ne tarderent pas à s'y livrer sans réserve.

L'aimable Adrienne avait le cœur libre, sincère, & plein de candeur,

jeune Militaire était honnête homme
 amour , vertu rare parmi les gens de
 métier ; aussi leur passion ne fut-elle
 oubliée , ni par l'inquiétude du change-
 ment , ni par le poison de la jalousie.

Adrienne n'avait d'autre ambition que
 celle de plaire à son jeune amant , son
 différence pour tout autre objet allait
 jusqu'à la négligence. Quand on aime
 de bonne foi , la douceur d'aimer fait
 oublier le soin d'être aimable. Sans cesse
 occupée de son amour , elle passait tous
 les moments de sa vie à prodiguer ses
 vives caresses à son amant , qui les
 payait du plus tendre retour : ils se
 voyaient tous les jours sans contrainte ,
 & tous les jours se levaient fereins pour
 se voir.

Un bonheur si parfait ne pouvait être
 durable. L'amant d'Adrienne tomba ma-
 lade , & malgré ses soins elle le perdit
 au bout de quelques jours. Son désespoir
 fut égal à son amour ; dans le premier ac-
 cès de sa douleur elle voulait le suivre
 au tombeau , & le violent chagrin
 qu'elle en conçut pensa l'y conduire :
 elle se conserva , sans doute , pour éle-
 ver le gage précieux que son amant lui
 avait laissé.

Elle recouvrit enfin peu - à - peu sa
 santé , mais elle conserva toujours cet

air de mélancolie qui la rendait si touchante.

Rien ne fut capable , pendant long temps , de la consoler de la perte de son amant ; l'application à son métier , un travail continu , furent seuls capables de distraire un peu de tristesse profonde & l'amour , touché de ses malheurs , résolut de la dissiper entièrement.

Le Comte de K... , fils du P... R... , avait peut-être l'extérieur moins séduisant que le jeune Militaire dont il remplaça la perte ; mais son esprit était agréable , son caractère plein de candeur & d'aménité.

Il avait respecté la douleur d'Adrienne , & son silence avait été la première preuve de son amour ; peu-à-peu ses attentions devinrent plus assidues , ses soins plus empressés , & ses services reçus plus favorablement. Comme il n'y avait point d'éternelles douleurs , Adrienne fut consolée ; mais elle se livra moins aveuglément à cette nouvelle passion ; elle mit un long intervalle entre la déclaration & le bonheur de son amant. Plus instruite des loix de la bienséance , ou plutôt de celles des préjugés , elle connaissait combien l'injustice des hommes rend cet artifice nécessaire ; & l'intérêt de son amour eût éternisé sa résis-

ce, si le Comte de K.... dans un de
 es moments où l'importement de l'a-
 pour applanit toutes les difficultés, ne
 eût promis de lui donner sa main auffi-
 qu'il serait maître d'en disposer.
 On est bien faible près de ce qu'on
 me, & le cœur détruit aisément les
 objets que l'esprit a formés.

Adrienne, qui était pleine de candeur,
 ut le Comte, dont la promesse l'avait
 attée, & elle se rendit à ses desirs
 us encore par tendresse que par vanité.
 Une fille, dont elle accoucha un an
 orès, fut le fruit de leurs amours, que
 en ne changea depuis plusieurs années.
 Mais le Comte de K...., depuis long-
 mps persécuté par sa famille pour se
 arier, fut contraint de céder à ses
 persécutions.

Le mariage du Comte porta le déses-
 poir dans le cœur de sa maîtresse; trop
 ere pour lui reprocher sa perfidie,
 mais trop sensible pour en être le té-
 noin, elle se détermina à quitter
 Strasbourg, & elle vint débiter à Paris,
 où elle fut reçue avec applaudissement:
 elle y trouva deux rivaux illustres,
 qu'elle effaça bientôt, par les leçons
 du célèbre Baron, qui se plut à la per-
 fectionner.

Les charmes de sa figure, la douceur

de son caractère , la supériorité de ses talents lui firent une réputation éclatante , & lui attirèrent bientôt une foule d'adorateurs de tout âge & de tout état. Elle fut long-temps insensible à leurs hommages ; les malheurs de l'amour & la perfidie des hommes , qu'elle se rappelait sans cesse , défendaient son cœur contre les entreprises d'une nouvelle passion. Elle se croyait très-affermée dans ce dessein , lorsque le Comte de S.... parut , & toutes ses résolutions furent détruites.

Le Comte , à qui les cœurs ne résistaient pas plus que les villes , anéantit bientôt l'indifférence dont celui d'Adrienne s'était fait un rempart , l'insensibilité fit place à l'amour , & vint pour jamais reprendre ses droits sur un cœur que lui seul était digne de remplir.

Ce serait ici la place d'un portrait de M. de S....., si la reconnaissance n'eût gravé dans le cœur de tous les Français , & si les pertes que nous avons essuyées ne nous eussent rappelé vivement la sienne.

Adrienne l'aima avec toute la sincérité & la tendresse dont elle était capable , & le Comte plus épris encore de la douceur de son caractère & de la candeur

de son ame , que de ses talents & de sa
beauté , s'attacha vivement à elle.

Leurs plaisirs ne durèrent pas long-
temps. La gloire vint du fond du nord
faire briller aux yeux du Comte une
couronne qu'on offrait à sa valeur ; les
dangers & les dangers qui étaient attachés
à une pareille entreprise étaient di-
gnes de son courage , & les conseils
d'Adrienne furent dignes de son amante :
partez , lui dit-elle , un conseil timide
ne doit pas plus sortir de mon cœur ,
qu'approcher du vôtre ; mais , cher
Comte , souvenez-vous que vous devez
tenir quelque compte de vos jours à celle qui
vous en conserve les siens que pour vous.
Dieu , puisse la fortune & la gloire se-
conder votre courage , & récompenser
votre vertu : puissiez-vous régner sur les
peuples qui vous appellent , comme
vous réglez sur mon cœur ; votre bon-
heur peut seul réparer la perte du mien.

Le Comte , pénétré d'admiration pour
la grandeur d'ame de son amante , s'ar-
racha de ses bras , en versant quelques
larmes. La tendresse , qui n'affaiblit point
le courage , n'avilit point le guerrier :
ce sentiment est la marque du vrai héros.
Que de soins , que de tourments ,
que d'inquiétudes éprouva la tendre
Adrienne ! Dans les bras des plaisirs elle

avait toujours pris son amant pour un Dieu ; mais elle le crut mortel , dès qu'elle le fut au milieu des dangers.

Pour surcroît de disgrâces , les affaires tournerent mal en C..... Le Comte de S..... écrivit en France à tous les amis pour en obtenir des secours ; mais de tous ceux qu'il reçut , aucun ne lui fut si précieux que celui que lui fit passer Adrienne. Aussi-tôt qu'elle apprit la détresse de son amant , elle vendit , & mit en gage tout ce qu'elle possédait & en fit une somme de quarante mille livres , qu'elle lui envoya. Le Comte fut très-sensible à cette nouvelle preuve de l'attachement de sa maîtresse , lui en marqua sa reconnaissance dans des termes les plus touchants.

Cependant , malgré sa valeur , les secours de ses amis , & la protection de la Grande - Duchesse de B..... , le Comte de S..... vit aller ses affaires plus mal de jour en jour , & il fut contraint de revenir en France , après avoir manqué d'être arrêté à par le Prince Minzicof.

Quoiqu'Adrienne souhaitât ardemment la fortune de son amant , elle revint avec plaisir dans ses bras ; l'absence , l'ambition , ni les combats , n'avaient point changé son cœur. Il revint avec

elle plus amoureux que jamais, & les
louveurs de l'amour lui firent oublier
les injustices de la fortune.

Pendant plusieurs années ces deux
amants eurent des jours filés d'or & de
joie; mais le Comte était trop aimable,
& le cœur de son amante était trop ten-
dre, pour ne pas éprouver quelques alar-
mes; des nuages vinrent obscurcir ces
beaux jours.

Le Comte s'aperçut de la mélancolie
qui s'était emparée de sa maîtresse, il
la pressa tendrement de lui en appren-
dre le sujet; elle était trop sincère pour
pouvoir le lui dissimuler long-temps;
elle ajouta même qu'elle lui était trop
attachée pour s'opposer à son bonheur,
qu'elle le verrait avec tranquillité, peut-
être même avec satisfaction, & qu'elle
était résolue de se contenter désormais
du titre précieux de son amie.

Le Comte se justifia d'autant plus ai-
mement, que l'on désirait de le trouver
innocent: il eut bientôt rassuré un cœur
qui courait au-devant de la séduction.

Les reproches, les plaintes, les éclair-
cissements entre deux amants furent
toujours l'écueil de la raison, & le
triomphe de l'amour.

Les soupçons d'Adrienne n'étaient
pas sans fondement. Le Comte avait,

depuis quelque temps , Né une intrigue avec la D. de . . . , la femme la plus aimable & la plus galante de la Cour. Quoiqu'il ne regardât cette affaire que comme une simple galanterie , & qu'il conservât toujours son cœur à son ancienne maîtresse , elle était trop délicate pour souffrir ce partage , & si tôt qu'elle en fut certaine, elle résolut de s'en venger.

Tout le monde fait comment elle le fit en adressant à sa rivale ces vers de Phedre.

*Je ne suis point de ces femmes hardies ,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix ,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.*

Le Parterre , qui était au fait du sujet de cette jalousie , applaudit beaucoup ces vers ; & la Duchesse , publiquement outragée , résolut de s'en venger en secret. Il y apparence que la plus grande satisfaction qu'elle en tira , fut de posséder seule le Comte de S . . . , qu'elle aimait éperdument ; car je ne puis croire qu'elle se soit portée aux extrémités de faire empoisonner sa rivale : elle aurait médité bien long-temps sa vengeance le funeste accident qui termina les jours de Mademoiselle le C . . . n'arriva que long-temps après ; & ce serait mal connaître le cœur d'une femme

tragée ; que de lui prêter des desseins si
fléchis.

Quoi qu'il en soit, voici le fait tel
qu'il arriva.

La maison d'Adrienne était le rendez-
vous de la meilleure & de la plus agréa-
ble compagnie.

Un soir que l'Abbé de . . . en sortait,
trois hommes masqués l'arrêterent en
lui appuyant le pistolet sur la poitrine ;
comme il les prit pour des voleurs , il
leur offrit , de bonne grace , ses bijoux
et son argent : ce n'est point à votre
course que nous en voulons , lui répon-
dit un des hommes masqués.

Il faut que vous alliez demain prendre
les pastilles que vous trouverez sur le
sédestal de la statue d'Énée , aux
guilleries , & que vous les présentiez à
M. le C Nous ne vous cachons point
qu'elles sont empoisonnées ; ainsi il nous
sera facile de savoir si vous les lui avez
remises : c'est en vain que vous hésiteriez
à faire ce que nous exigeons de vous ,
nos mesures sont trop certaines pour
qu'elle puisse nous échapper ; vous vous
perdriez , sans la sauver. Adieu , si vous
aimez la vie , souvenez-vous de ce que
nous vous disons. Après ce discours , les
gens masqués se retirèrent , & laissèrent
le pauvre Abbé glacé de crainte & d'hor-
reur.

Quelqn'effet qu'eussent produit sur lui les menaces qu'on venait de lui faire, il était incapable du crime qu'on exigeait de lui. Après avoir long-temps réfléchi au parti qu'il devait prendre, résolut d'aller exposer au Lieutenant de Police ce qui venait de lui arriver; après avoir feint de se retirer chez lui, il sortit secrètement quelques heures après, & alla trouver M. d'Argenson ce Magistrat, après l'avoir rassuré, lui dit qu'il fallait se rendre aux Tuilleries au lieu marqué, & y prendre les pastilles: qu'il aurait soin d'aposter des gens qui l'arrêteraient sur le champ, ainsi que ceux qui se trouveraient autour de lui, & tous ceux qu'on verrait être portés de l'examiner.

Le lendemain, à une heure après midi, c'était l'heure prescrite, l'Abbé rendit au jardin, & trouva les pastilles sur le piédestal; à peine s'en fut-il fait qu'il fut arrêté, avec toutes les personnes qui se promenaient autour de la statue; on les conduisit chez le Lieutenant de Police, qui, après les interrogations & les perquisitions nécessaires, les fit relâcher: c'était tous honnêtes bourgeois & gens d'une probité reconnue, dont on ne pouvait tirer aucun indice.

Malgré les précautions qu'on avait

ses, cette aventure fit de l'éclat
 à Paris ; & la malheureuse le C....
 échappa pas aux cruels desseins de ses
 ennemis. Peu d'heures après l'événement
 aux Tuilleries, qui devint public en un
 instant, Adrienne se trouva atteinte d'une
 fièvre violente ; elle sentit un feu qui
 dévorait ses entrailles ; on fit appeller
 les Médecins, mais trop tard : ils déclara-
 rent qu'elle était empoisonnée sans
 ressource.

Lorsque le Comte de S.... apprit
 cette funeste nouvelle, il accourut
 chez sa maîtresse : elle était au dernier
 moment lorsqu'il arriva, le poison avait
 pénétré le cœur, & les horreurs de la
 mort étaient sur ses lèvres : le malheu-
 reux Comte y cherchait encore quelques
 instans de tendresse & de vie : son cœur
 palpitait & sa main incertaine interro-
 geait celui de son amante, qui n'avait
 plus de mouvement ; cependant les sou-
 pirs d'un amant si cher réchauffèrent
 pour un instant la mourante Adrienne.
 Quoi ! c'est vous, cher Comte, lui
 dit-elle d'une voix affaiblie, en tour-
 nant sur lui des yeux éteints ! Je meurs
 contente, puisque vous m'avez aimée
 véritablement.... ; les larmes que vous
 répandez ont éteint mes douleurs... ; que
 la mort m'est douce dans vos bras !
 votre présence a retenu mon ame sur

mes levres...., vivez long-temps
 reux... souvenez-vous que je vous
 adoré jusqu'au dernier moment de
 vie.... : mon dernier soupir est
 vous....

En effet, elle le rendit en serrant
 main de son amant, & même sans
 plaindre de la rigueur de son sort.

Plusieurs de ses amis, que cette
 neste nouvelle avaient attirés chez elle
 fondaient en larmes ; le Comte
 dans l'état le plus pitoyable, son
 poir était extrême, & l'on eut toutes
 les peines du monde à le traîner
 lui, où il resta très-long-temps livrant
 la plus amere douleur.

Comme on avait plutôt songé à pro-
 cer à Mademoiselle le C.... des sec-
 physiques que spirituels, le Curé
 Saint S.... arriva alors que son mi-
 tere n'était plus nécessaire ; & quel-
 raisons que l'on pût lui dire, il refusa
 absolument de rendre les honneurs
 nebres à une personne qui avait fait l'ad-
 miration de l'univers ; & l'on entendit
 pendant la nuit, à la Grenouillère,
 femme à qui les Grecs auraient élevé
 autels.

Fin de la quatrième Partie.